

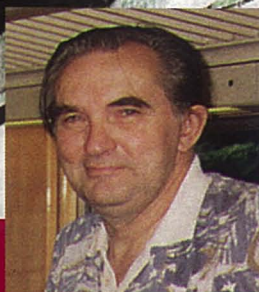
circuit

Magazine d'information sur la langue et la communication

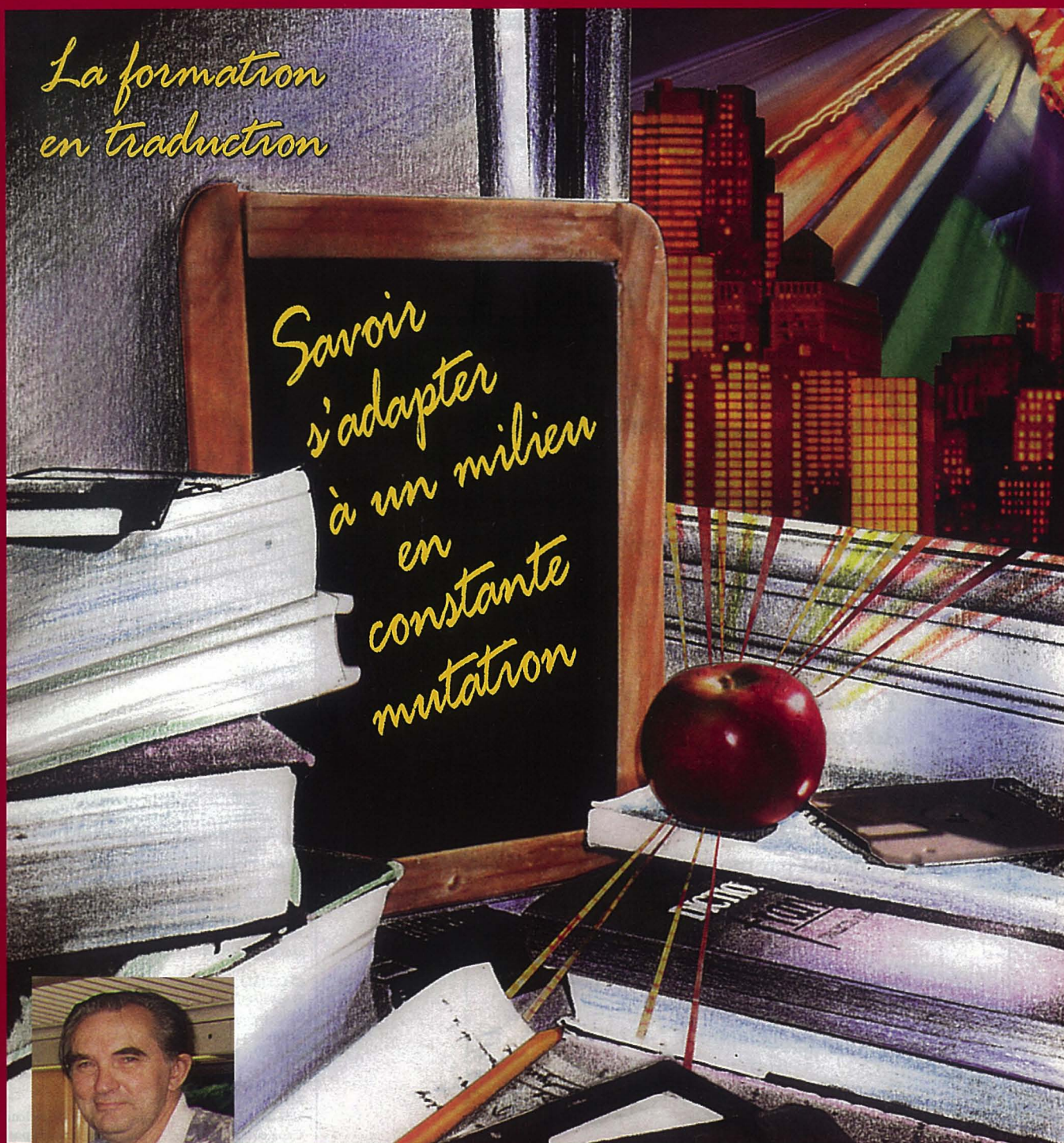
Numéro 49, automne 1995

*La formation
en traduction*

*Savoir
s'adapter
à un milieu
en
constante
mutation*



René Deschamps



Traduction
Josée Ouellet Simard, MBA

458, rue de Guyenne
Laval (Québec)
Tél. : (514) 663-8448

Membre agréée de la CPTIAQ

Finance, comptabilité, gestion, vérification, fiscalité, immobilier

Traitement de texte, éditique
Impression laser, postscript.
Rédaction, révision



dactylographe rapide MR inc.

7305, AVENUE FIELDING
MONTRÉAL (QUÉBEC) H4V 1R7
TÉLÉPHONE : 482-6751

- Transcription de cassettes micro, mini ou régulières ◦
- Spécialités: médical, technique, informatique, juridique ◦
- WordPerfect (modem) Télécopieur: 482-7572 ◦

CANACOM Inc.

- Traduction
- Adaptation
- Révision
- Éditique

Transmission par modem et télécopieur

5515 chemin Queen Mary
Bureau 101
Montréal (Québec)
H3X IV4
Téléphone 482-8403
Fax: 481-3343

Circuit

Publié quatre fois l'an par l'Ordre des traducteurs et
interprètes agréés du Québec



2021, rue Union
Bureau IIOS
Montréal (Québec) H3A 2S9
Tél. : (514) 845-4411
Téléc. : (514) 845-9903

Responsable du secteur **Communications**, OTIAQ
François Gauthier

Direction
Michel Buttiens

Rédactrice en chef
Gloria Kearns

Rédaction
Michel Buttiens (*Silhouette*), Betty Cohen (*Des livr*),
Nada Kerpan (*Sur le vij*), Marie-Françoise Lalande
(*Des campus*), Solange Lapierre (*Curio'it*), Vo Ho-Thuy
(*Des mots*)

Dossier
Zélie Guével, Egan Valentine

Ont collaboré à ce numéro
Stephen J. Amnotte, Phyllis Aronoff, Marie-Christine
Aubin, Robert Breuer, Annie Brisset, Marthe Catry-
Verron, Isabelle Charland, Pierre Cloutier, France
Cornélis, Stéphanie Derouet, Michèle Devlin, Ina
Diegue2, Stéphane Dreslet, Francis Evande, Jane
Everett, Lina Forget, Raymond Frenette, Christel
Gallant, François Gauthier, Jean-Claude Gémard, Jean-
Marc Gouanvic, Richard Grenier, Noëlle Guilloton,
Danielle Langelier, Isabelle Laporte, Jacques Lethuillier,
Marie-Claude L'Homme, Geneviève Mareschal, Brian
Mossop, Laurence Nazé, Jean Orsoni, Monique Perrin
d'Arl02, Maurice Rouleau, Linda Sivesind, Paul
St-Pierre, Roger Willems

Direction artistique
Lise Gascon

IUustrations
Lise Gascon

Éditique
Mardigrafe

Impression
Litho Acme

Publicité
Cami! Lagacé (Sine Nomine Marketing)
tél. : [514] 523-5624; téléc. : [514] 523-4194

Avis aux auteurs : Veuillez envoyer votre manuscrit
accompagné d'une disquette en version DOS ou Macin-
tosh, en indiquant le nom du fichier, le nom du logiciel,
le nom du système et la capacité de la disquette.

Toute reproduction est interdite sans l'autorisation de
l'éditeur et de l'auteur. La rédaction est responsable du
choix des textes publiés, mais les opinions exprimées
n'engagent que les auteurs. L'éditeur n'assume aucune
responsabilité en ce qui concerne les annonces paraîs-
sant dans *Circuit*.

©OTIAQ
Dépôt légal - 4^e trimestre 1995
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 0821-1876

Tarif d'abonnement
Membres de l'OTIAQ: abonnement gratuit
Non-membres: 25 \$ par année (35 \$ à l'extérieur du
Canada), TPS incluse. Chèque ou mandat-poste à
l'ordre de « Circuit OTIAQ » (voir adresse ci-dessus).

Randonnée d'automne

Du pied de la montagne, on ne voit pas toujours le sommet; il est parfois dissimulé par le feuillage des arbres. Si colorée soit la forêt en cet automne québécois, on souhaiterait parfois pouvoir y ouvrir une brèche pour apercevoir, ne serait-ce que furtivement, le but d'une randonnée, la récompense promise au terme des efforts déployés.

C'est sans doute ce genre de vœu que doivent formuler à l'occasion nos futurs collègues, en pleine ascension vers la reconnaissance que leur confèrera, d'ici quelques mois ou quelques années, l'université. C'est un peu la tâche que se sont assignée les directeurs de programmes universitaires en intégrant des stages en entreprise dans la formation de leurs étudiants. Et de stage, il est beaucoup question dans le dossier qu'ont préparé pour nous Zélie Guével et Egan Valentine. Des stages qui se présentent d'ailleurs sous plusieurs formes.

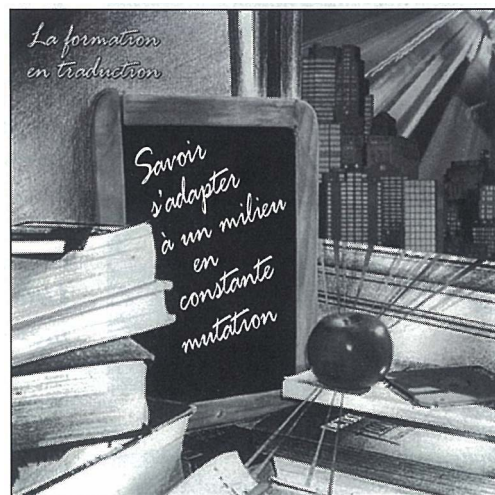
Mais nos collaborateurs se sont aussi attachés à explorer cette forêt touffue que constitue l'ensemble des programmes de traduction, à identifier les diverses essences qui la composent, sans oublier les champignons et les lichens rencontrés au détour du chemin. Il vous reste à y ajouter la faune estudiantine et professorale qui a agrémenté - ou agrémenté encore - votre randonnée sur les pentes de la profession. Une chose est sûre, la forêt a bien changé depuis mon dernier passage à l'université. On remarquera sans doute quelques coupes à blanc, mais surtout de nouvelles essences prometteuses que je vous invite à découvrir à votre tour.

Nos chroniqueurs ont eux aussi des découvertes à vous proposer: le travail d'un amoureux de la langue qui a repris l'herbier de mots de son illustre prédécesseur, la jeune pousse venue prendre la place d'un ancien géant dans la forêt des services linguistiques, les arbustes dans la pépinière des facultés universitaires ou cet arbre parvenu à maturité dans la plantation des cabinets de traduction.

Du côté du comité de rédaction, quelques membres ont décidé de se transplanter ailleurs et de faire profiter d'autres milieux de l'envergure de leur ramure. C'est le cas de Bruce Knowlden, qui animait la chronique *Des revues* et veillait en outre à la façon dont nous traitons la langue de Shakespeare. C'est également celui de Nylda Aktouf, notre chroniqueuse de *Des mots* ces trois dernières années. C'est enfin celui de Diane Normand, notre infatigable collaboratrice à la chronique *Des techniques*. Par contre, nous avons accueilli, en la personne de Vo Ho-Thuy, une nouvelle essence combien précieuse pour combler le vide laissé par Nylda. Nous nous efforçons de donner un coup de main à la nature pour regarnir le cercle de nos collaborateurs autour de notre table d'arborite, signe des temps.

Bonne randonnée! •

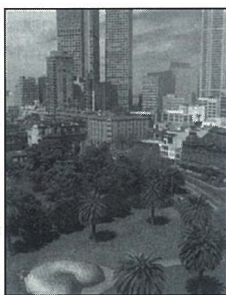
Pour le comité,
Michel Buttiens



Dossier

4

Comment former un bon traducteur? Les acteurs de la formation, à l'université ou dans le milieu, n'ont pas la tâche facile. La profession de traducteur est en mutation constante, ce qui oblige les universités à revoir leurs programmes régulièrement. *Circuit* jette un regard sur la situation actuelle de la formation en traduction.



Sur le vif

22

Pour les services linguistiques, une nouvelle tendance : l'externalisation. Un spécial *Australie*. Notes et contrenotes et le calendrier.

Des mots

26

Daniel Blanpain, qui dirige maintenant le *Hanse*, parle de la langue, de son usage et des mots, qui en font une chose vivante.

Des campus

28

Trois étudiants en traduction font le bilan de leurs stages en entreprise.

Des techniques

29

Power Translator, un logiciel de traduction automatique, est scruté à la loupe par une collègue de Belgique.

Pages d'histoire

31

Après la cession de Port-Royal, un traducteur huguenot français, Paul Mascarene, servit de lien entre les Acadiens et les Anglais.

Silhouette

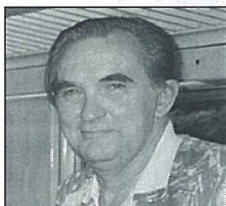
32

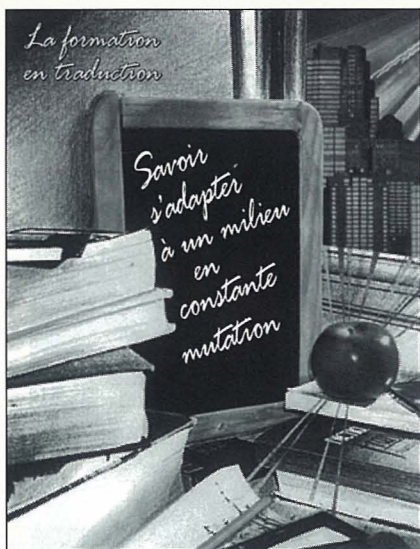
René Deschamps, un homme qui a intégré sa propre vision de l'exercice de la traduction à son travail et qui a activement participé à l'essor de la profession.

Des livres

34

Un lexique humoristique et les nouveautés.





Que font nos écoles de traduction?

La formation universitaire représente un défi de taille. Une incursion dans les programmes de traduction au Canada met en évidence la diversité des composantes de cette formation et la complexité des enjeux.

par Egan Valentine

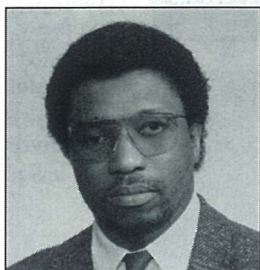
TOUT discours sur la formation du traducteur amène souvent à souligner faiblesses, lacunes et carences du système. D'emblée, reconnaissons que la formation est une tâche bien complexe. Les universités cherchent à répondre à une question fondamentale: comment former un bon traducteur? La réponse est loin d'être simple. En fait, l'environnement traductionnel en mutation constante présente de nouveaux défis et oblige les universités à revoir et à modifier, sinon rénover, les programmes à intervalles réguliers. L'adaptabilité des programmes demeure donc un élément important de leur réussite.

Les acteurs de la formation, œuvrant à l'université ou dans le milieu, ainsi que les donneurs d'ordre, se sont souvent évertués à définir ou à redéfinir les compétences recherchées chez un bon traducteur. De façon générale, ils s'accordent pour dire que l'aspirant-traducteur doit maîtriser le savoir linguistique, le savoir-traduire et posséder des savoirs connexes. À cela s'ajoute, bien sûr, la connaissance des outils techniques. La tâche des universités consiste donc à faciliter l'acquisition de ces savoirs et savoir-faire à la faveur d'un système intégré et cohérent afin de rendre le diplômé aussi opérationnel que possible à sa sortie de l'université tout en le dotant d'une bonne formation générale. C'est une entreprise de taille!

Une diversité de programmes

Il existe différents types de cours et de programmes de traduction : cours de traduction jumelés à des cours de langue et de littérature, cours de perfectionnement, programmes de formation professionnelle. Ces cours sont offerts à divers niveaux (1^{er}, 2^e et 3^e cycles), sous diverses formules (cours de jour, éducation permanente), dans différentes universités - principalement: Concordia, la Laurentienne, Laval, McGill, Moncton, Université de Montréal (U de M), Ottawa, Collège universitaire de Saint-Boniface (CUSB), Université du Québec à Trois-Rivières (UQTR) et York (Glendon). Que révèle l'examen des programmes? Notons tout d'abord que tous ont comme objectif premier la formation de traducteurs généralistes. Les exigences à l'entrée sont les mêmes : le DEC au Québec ou la 13^e année dans les autres provinces. La formation s'étale sur trois ou quatre ans selon le régime uni-

Egan Valentine est professeur de traduction à l'Université du Québec à Trois-Rivières.



versitaire. Au Québec, elle dure trois ans après le cégep. Il en est de même à York, où les études en traduction commencent après une année de formation générale. Ailleurs, le programme est de quatre ans après le secondaire. Dans les universités où la formation s'étend sur quatre ans, à une exception près (la Laurentienne), les études en traduction proprement dite débutent en 2^e année, la première étant consacrée à la formation générale dans les humanités, les sciences sociales, etc. En ce qui concerne les cycles supérieurs, notons que Laval, Montréal, Ottawa et Glendon offrent un programme de maîtrise et Concordia, un diplôme de 2^e cycle et qu'on annonce la mise en place d'un doctorat en traductologie à Ottawa pour septembre 1996 et à Montréal avant la fin du siècle.

Quels contenus?

Au niveau du premier cycle, les programmes offrent, de façon générale, les mêmes types de cours : perfectionnement en langue maternelle, rédaction, préparation à la traduction, traduction proprement dite, culture générale, compléments théoriques et stages. Ces programmes comportent un noyau constitué de cours de traduction générale et de cours de traduction spécialisée dans au moins deux domaines, ainsi que des cours de terminologie avec parfois une concentration en littérature. Les domaines privilégiés correspondent généralement aux champs principaux de la pratique professionnelle. Parmi les spécialités, nous relevons, dans tous les programmes : *traduction technique*, parfois associée à la *traduction scientifique*, et *traduction commerciale*. Exprimé en nombre de crédits, ce noyau représente entre 23 % et 40 % de la formation. Le complément est constitué d'une variété de cours touchant à la traduction (par exemple, théorie de la traduction, linguistique) ou ouvrant sur d'autres disciplines.

Même si les programmes partagent des caractéristiques communes, ils présentent toutefois quelques particularités. Celui de Concordia et celui de McGill (B.A. en langue et littérature françaises, avec concentration en stylistique et traduction) ont une forte composante de littérature, situation qui s'explique sans doute par leur jumelage aux études françaises.

Le programme de l'U de M propose deux orientations de spécialisation : commerciale et économique ou scientifique et technique. Afin de systématiser les apprentissages, on distingue: langue, rédaction et traduction. Ce programme met également l'accent sur les langues de spécialité (langue technique, langue juridique et administrative, langue médico-pharmaceutique, langue informatique). Pour sa part, l'UQTR offre un cours intitulé *Langue technique et traduction*. Remarquons quelques cours traitant de do-

maines de spécialité particuliers: *Version en sciences sociales* au CUSB, *Version comptable* et *Version administrative et politique* à l'UQTR, *Version sociologique* à Laval et *Textes officiels* à Moncton. Laval, Montréal et l'UQTR offrent des cours de traduction médi-cale. Le nouveau programme de l'U de M nous propose aussi un cours de traduction cinématographique.

Quelques programmes mettent en évidence le caractère indissociable du tandem rédaction-traduction. Celui d'Ottawa contient, en plus des cours de rédaction, un cours de «rédaction et traduction administrative et commerciale». La Laurentienne offre un cours de rédaction technique et un autre de traduction technique.

Notons aussi la présence de langues autres que le couple anglais-français : version et thème vers l'espagnol à Ottawa et à York, traduction en langues étrangères à McGill (voir l'article de Ina Diéguez). Le programme de Moncton comporte des cours obligatoires de troisième langue; celui de l'UQTR propose en option des cours d'espagnol ou d'allemand.

Signalons enfin l'existence de formules d'échanges avec les universités étrangères. Ainsi, récemment des étudiants de l'U de M sont allés suivre des cours à l'ESIT (France) et à Salford (Angleterre). De son côté, l'U de M a accueilli ces dernières années des étudiants de l'extérieur.

Une formation en prise sur le milieu

Certaines formules méritent d'être signalées, en particulier l'enseignement coopératif ou le programme symbiotique, lesquels combinent en alternance sessions d'études et sessions de stages rémunérés. Ces possibilités sont offertes par Concordia (voir l'article de Marthe Catry-Verron), Ottawa, le CUSB (voir l'article de Marie-Christine Aubin) et le seront bientôt par Montréal.

Le développement des habiletés socioprofessionnelles constitue une préoccupation des concepteurs de programmes. La profession s'autonomise. Ainsi, des questions essentielles intéressant l'exercice de la profession sont abordées dans le cadre de *Vie professionnelle du traducteur* et *Réalités professionnelles*, cours offerts à l'UQTR (voir l'article de Maurice Rouleau) et à Montréal, respectivement.

Vient ensuite la formation pratique en milieu de travail : les stages. Il existe différentes formules; celle des stages externes, rémunérés ou non, est la plus courante. Signalons aussi des stages internes («bureaux-école»), pendant lesquels l'étudiant travaille pour un client (interne ou externe) sous la surveillance d'un professeur. Le CUSB et Ottawa offrent cette possibilité (voir les articles de Geneviève Mareschal et de Robert Breuer).

Une simple équation permet de représenter les composantes de la formation dans leur interdépendance :

Formation universitaire = Préalables (perfectionnement en langues et prétraduction) + Noyau central + Complément disciplinaire + Ouverture pluridisciplinaire + Stage

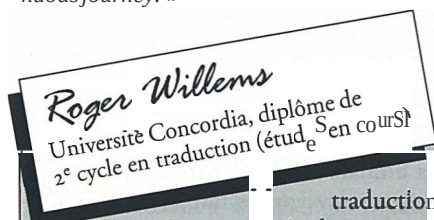
Les écoles de traduction, quel rôle?

Comme on le sait, derrière la profession de traducteur se cachent plusieurs métiers. Le traducteur est à la fois rédacteur, résumeur, conseiller en questions langagières, terminologue, documentaliste, gestionnaire, etc., et les programmes se doivent de transmettre cette multicompétence. En définitive, le véritable défi est de rendre l'étudiant capable de faire le transfert des compétences en situation de travail. Or, nous savons tous que la situation d'apprentissage est artificielle. Elle ne saurait d'ailleurs correspondre totalement à la situation professionnelle. D'autres facteurs interviennent dans le processus de formation, comme l'attitude de l'apprenant, son profil, sa personnalité et ses capacités. En outre, l'université ne peut prétendre assurer à elle seule la formation. La

collaboration avec le milieu, principe que l'on admet facilement, mérite d'être davantage structurée.

Comment donc résumer le rôle de nos écoles de traduction? S'il est vrai que certains ont pu apprendre à traduire sans y être passés, il n'en demeure pas moins que celles-ci restent un lieu privilégié d'apprentissage. Pour emprunter une métaphore linguistique, disons que, au premier cycle, nos écoles offrent en quelque sorte la «syntaxe», c'est-à-dire un système de règles permettant d'organiser ce qu'on y apprend, en vue de s'en servir pour faire de nouveaux apprentissages.

Sans fin la formation du traducteur? À vrai dire, elle n'est jamais finie. Comme l'a dit le pédagogue et philosophe américain Dewey : «*Ends are not really ends, they are waypoints on a continuous journey.*» •



Roger Willems

Université Concordia, diplôme de
2^e cycle en traduction (étud. en cours)

«Dès mes débuts en traduction, qui remontent à 1972, je me sentais dans mon élément : j'aimais écrire, résultat probable de longues heures de lecture, mais aussi de ma formation (cours classique, suivi d'études universitaires en science politique, option relations internationales). Mes lacunes se situaient surtout au niveau des "réflexes du traducteur", de ces tournures qui deviennent des automatismes avec le temps.

«Le travail du traducteur exige méthode, organisation et discipline. Il exige aussi de la curiosité intellectuelle et une ouverture d'esprit, qualités sans lesquelles le traducteur serait vite dépassé. Outre les connaissances spécifiques à son domaine de travail, qu'il lui faut tenir à jour, le traducteur doit prévoir les besoins futurs en traduction, les domaines techniques à explorer, les tendances et les techniques qui vont s'imposer. Traducteur à la Gendarmerie royale du Canada, j'ai dû effectuer des recherches dans divers secteurs comme la micrographie, la contrefaçon, la protection de la vie privée ou encore l'ADN. Ces connaissances de pointe s'acquièrent à la lecture de revues spécialisées ainsi que par l'établissement de fiches de référence.

«Après vingt ans de métier, j'ai entrepris des études de deuxième cycle en traduction à l'Université Concordia, que je termine présentement. Au début, je considérais ce "retour à l'école" comme une occasion de perfectionnement professionnel et de mise à jour de mes outils. Par la suite, j'ai compris qu'en plus de répondre à des besoins ponctuels, les cours m'ont donné de la traduction une perception à la fois plus globale et plus fine, en ce qui a trait aux méthodes, aux courants de pensée et aux grands principes qui la régissent. Cette approche théorique m'a permis de voir plus loin que le travail quotidien de traduction, plus loin que le nombre de mots à produire, plus loin que les petits miracles à réaliser chaque jour.

«Je sais que j'apporte là de l'eau au moulin des théoriciens de la traduction. Il n'est toutefois noter que la traduction doit reposer sur des méthodes et des principes solides et reconnus pour conserver (ou gagner?) ses lettres de noblesse. C'est justement dans ce sens qu'œuvrent les chercheurs qui se penchent sur ces questions, même si, à l'occasion, ils peuvent sembler insensibles, "dans leur tour d'ivoire", aux problèmes que doivent surmonter, jour après jour, les "mercenaires de la traduction". » •

Roger Willems est traducteur à la Gendarmerie royale du Canada.



l'image de la profession et ses effets sur la formation

Une mise au point sur une question préoccupante qui invite à une politique concertée entre les universités, les professionnels et les associations.

par Jean-Marc Gouanvic

ENVIROn tous les cinq ans, les départements universitaires sont soumis à un grand ménage de printemps, l'évaluation des programmes, opération que les administrateurs universitaires mettent à profit pour «rationaliser», c'est-à-dire pour «couper», y compris dans les ressources humaines. Quant à nous, professeurs et directeurs de programmes, nous y voyons une excellente occasion de rénover les programmes et les cours.

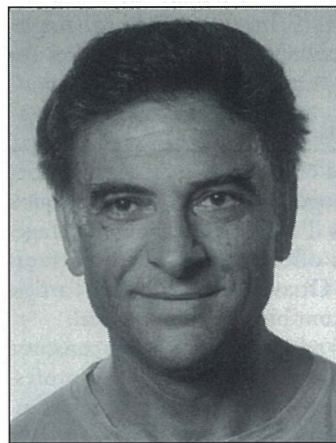
Les directives qui nous sont transmises par l'université sont claires : rien ne doit être laissé dans l'ombre, et notre évaluation doit partir de zéro. Cela signifie que, après avoir rendu compte de ce qui se passe dans nos unités, nous devons nous placer dans une optique optimale, c'est-à-dire - pour ce qui est de la traduction - nous poser la sempiternelle question : comment forme-t-on un bon professionnel de la traduction? Comme il ne s'agit pas de réinventer la roue, mais bien d'analyser la situation actuelle de nos programmes dans le contexte universitaire et celui plus général du marché du travail, je voudrais brièvement rappeler certaines limites auxquelles nous nous heurtons dans nos efforts de formation.

La question posée concerne nos trois programmes. Rappelons que notre département d'études françaises offre le diplôme de 2^e cycle en traduction, le baccalauréat spécialisé en traduction (formule standard et, depuis 1992, formule coopérative) et le baccalauréat en études françaises - option traduction, ou *majeure*. En fait, ces trois programmes correspondent à quatre dynamiques particulières : trois sont résolument professionnelles, et la majeure est conçue comme un programme de formation générale et comme un tremplin possible vers la spécialisation.

Existe-t-il une bonne réponse? À mon avis, c'est loin d'être sûr, même si on peut décrire les qualités d'un bon traducteur professionnel. En effet, ce que les chefs de service et clients constatent chez les diplômés, c'est-à-dire surtout des «lacunes», nous le constatons nous-mêmes dans les cours. La première remarque porte donc sur la formation des étudiants antérieurement à l'université et la sélection à l'entrée de l'université. Certaines personnes préconisent une sélection malthusienne des candidats. Notre vision des choses est sensiblement différente. Nous pensons qu'il est impossible de donner à la profession de traducteur des assises sûres et saines avec une conception hyper-sélective et qu'il n'est pas dans son intérêt de restreindre de façon draconienne le nombre de traducteurs à former dans les institutions universitaires, et cela pour plusieurs raisons.

Nous constatons tout d'abord que la profession de traducteur ne jouit pas d'une assez bonne presse auprès des meilleurs étudiants de cégep. Le fait est devenu parfaitement clair lorsque, à Concordia, nous avons implanté la formule coopérative en traduc-

tion. Fondée sur le petit nombre (contingent de 10), cette formule n'existe que parce qu'il y a un baccalauréat spécialisé standard contingenté à 50. Ces étudiants, attirés par la formule coopérative en traduction, possèdent un potentiel très supérieur à la moyenne, en matière de connaissances linguistiques, culturelles, techniques et en puissance de travail. Tout



Jean-Marc Gouanvic

ne va pas cependant sans certaines difficultés, liées à la découverte du métier lors des premiers stages et à la motivation. Il reste que la formule coopérative présente des assurances optimales pour les étudiants en traduction aussi bien que pour les employeurs. Entre parenthèses, par le système des stages, les employeurs deviennent de vrais partenaires de formation : ils participent nécessairement à la définition de ce qu'est un bon traducteur et ils entrent ainsi dans le processus de sélection et de formation

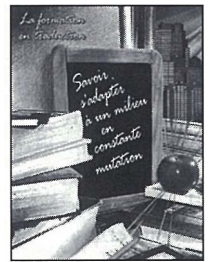
des futurs traducteurs. Ces employeurs sont des partenaires irremplaçables pour les universités.

Il faut aussi souligner que, si les étudiants de la formule coopérative sont opérationnels dès la fin du cycle universitaire, ce n'est pas parce qu'ils ont suivi des cours différents de ceux suivis par les autres étudiants de la spécialisation (standard), car ces cours sont exactement les mêmes, mais bien parce qu'ils possèdent des qualités générales (aussi bien intellectuelles qu'humaines), une puissance de travail et une adaptabilité supérieures. On voit donc que l'université n'a qu'une part de responsabilité sous ce rapport et non pas toute la responsabilité comme on l'entend parfois dans les congrès sur la traduction.

Bref, l'un des problèmes cruciaux auxquels les professeurs et directeurs de programmes sont confrontés est directement lié à l'image de la profession de traducteur. Au Québec, le métier de traducteur n'a pas encore la légitimité qu'il mérite dans la société en général et chez les jeunes en particulier, et c'est sans aucun doute l'une des tâches urgentes des universités et des associations que de promouvoir l'image de la profession. Dans l'opération de rénovation approfondie que nous menons actuellement, nous estimons essentiel, certes, de moderniser nos programmes, par exemple en offrant des cours qui suivent l'évolution rapide des technologies, en particulier de l'informatique. Cependant, cette modernisation n'est pas la panacée universelle. Elle doit s'accompagner d'une politique concertée, car les universités, les professionnels et les associations concourent dans leur secteur d'influence au même objectif : former de vrais professionnels de la traduction. ■

Jean-Marc Gouanvic est directeur des programmes de traduction au Département d'études françaises à l'Université Concordia.

La formation universitaire en interaction avec le milieu professionnel



Les formateurs sont unanimes à reconnaître la nécessité d'initier les étudiants aux réalités du monde du travail. La formule des stages en entreprise, ainsi que ses retombées bénéfiques, sont bien connues. Toutefois, le contexte actuel incite les universités à innover, en créant des stages «internes» ou des cours centrés sur la vie professionnelle, par exemple. Et l'on cherche aussi à aller plus loin au moyen des programmes coop ou des programmes symbiotiques. Quelques responsables de diverses universités nous racontent comment s'organise cette interaction avec le milieu.

Qu'en est-il des programmes coop?

par Marthe Catry-Verron

L'ENSEIGNEMENT coopératif en traduction, ça veut dire la coopération des employeurs et de l'université dans la formation des futurs traducteurs.

Au Canada, il existe deux programmes coop en traduction : celui de l'École des traducteurs et interprètes d'Ottawa, à une seule filière anglais-français, lancé en 1987, et celui de l'Université Concordia, qui a vu le jour en 1992 et qui comprend deux filières, anglais-français et français-anglais.

La crème de la crème

Rigoureusement sélectionnés au moyen d'une série d'épreuves dont un examen écrit (contraction de texte interlinguale) et une entrevue, les étudiants coop font d'abord une année complète d'études (méthodologie de la traduction, traduction, terminologie, composition française et anglaise, littérature). Ils abordent ensuite leur premier stage, rémunéré, d'une durée de quatre mois. Ultérieurement, sessions d'études et stages alternent, jusqu'à concurrence de trois stages, soit douze mois entiers de formation pratique.

Un souffle d'air frais

Les avantages du programme coop sont nombreux et ils ne sont pas minces. En voici quelques-uns, rapidement esquissés, pour les trois parties.

Pour l'étudiant, inutile de faire un tableau, cette triple occasion de faire de la «vraie» traduction dans un «vrai» milieu de travail, d'être bien encadré, révisé, intégré à une équipe, vaut son pesant d'or. Gros avantage à la fin des études : nanti d'un diplôme reconnu et d'une année d'expérience encadrée, le diplômé coop

n'a qu'un examen à passer pour faire partie de la banque des traducteurs pigistes du gouvernement fédéral. Et s'il postule un emploi auprès de ce dernier, il est exempté de l'examen.

Pour l'employeur, le stagiaire apporte un souffre d'air frais, mais ce n'est pas tout. Bien encadré, un stagiaire coop devient rapidement performant et rentable.

D'autant plus qu'on peut poursuivre l'expérience : très souvent, un employeur et un étudiant satisfaits l'un de l'autre se retrouvent pour un deuxième stage. Au bout de huit mois, le stagiaire connaît la terminologie maison; la culture de l'entreprise lui est familière. En cas d'ouverture d'un poste permanent, c'est un candidat intéressant. Engager un stagiaire coop relève donc d'une saine gestion.

Pour l'université enfin, le programme coop comporte deux avantages principaux. Tout d'abord, il attire en traduction les meilleurs étudiants des cégeps. À Concordia, une dizaine d'entre eux seulement sont retenus pour le B.A. spécialisé de formule coopérative. Précisons quand même que la majorité des autres, qui optent pour la formule standard, font aussi d'excellentes études. En fait, depuis l'avènement du programme coop, nous avons constaté une hausse appréciable du niveau des étudiants. *Last but not least*, les contacts étroits et constants avec les employeurs qu'implique un programme coop sont des plus bénéfiques pour l'université. Au cours de la «visite de stage», l'employeur et l'étudiant sont tous deux invités à se prononcer sur la préparation de l'étudiant : celle-ci comportait-elle des lacunes? quels en étaient les points forts? Les réponses à ces questions constituent une évaluation très précieuse des cours et du programme et entraînent toute une série d'ajustements en vue d'une meilleure adaptation aux réalités professionnelles. •



Marthe Catry-Verron

Marthe Catry-Verron, trad. a., est directrice du programme coop à l'Université Concordia.

Une «symbiose» réussie

par Marie-Christine Aubin

DANS LA perspective du rajeunissement de notre programme, le Collège universitaire de Saint-Boniface a, en septembre 1994, introduit le «programme symbiotique», avec l'aide de Benoît

Marie-Christine Aubin est professeure de traduction au Collège universitaire de Saint-Boniface, au Manitoba.

Thouin, créateur du concept. Le but de ce programme est de faire la symbiose de l'étude des matières indispensables au métier de traducteur et de l'expérience pratique en milieu professionnel.

Ce programme d'alternance travail-études se caractérise par sa souplesse : l'étudiant travaille environ 15 heures par semaine, selon un emploi du temps flexible établi en accord avec l'employeur, aux heures où il est disponible. L'École de traduction n'a donc pas à

modifier son **horaire**, et encore moins à créer des cours spéciaux pour les étudiants qui y participent. L'étudiant reçoit, bien sûr, un salaire horaire pour son travail, les deux évoluant au fur et à mesure que l'étudiant acquiert de nouvelles compétences. Le rôle de l'École de traduction est véritablement un rôle de facilitateur : elle établit des liens avec le milieu professionnel, choisit les étudiants, conseille les uns et les autres en cas de **difficulté**.

Pour la première fois, trois étudiants parmi les 40 inscrits à l'École de traduction ont pu bénéficier de ce programme chez nous. Nos premiers collaborateurs ont été le Service de traduction du gouvernement du Manitoba, le cabinet de traduction Parenty & Associates et le Bureau de la traduction du gouvernement fédéral.

Jean-Pierre Parenty, directeur de Parenty & Associates, ne s'attendait pas, au départ, à une telle réussite. Sa participation était strictement motivée par le devoir : il voulait prendre ses responsabilités, en tant qu'employeur, dans la formation de la relève. «J'aime beaucoup l'idée de marier les études avec le travail, a-t-il déclaré. Ce qu'on apprend à l'école, c'est très bien; ce qu'on apprend en milieu d'affaires, c'est aussi très bien; mais ce qu'on apprend en mariant les deux, c'est encore mieux. On multiplie les bénéfices de façon importante. Selon moi, l'expérience du programme symbiotique mérite d'être poursuivie.»

Joël Marcon, l'étudiant placé dans ce cabinet, a vingt ans. Avant son expérience chez Parenty & Associates, il travaillait environ 15 heures par semaine dans un petit magasin de quartier, au salaire minimum. Grâce au «programme symbiotique», il a pu faire, pendant ces 15 heures rémunérées, indispensables pour payer ses études, des activités directement reliées à son futur métier: lecture d'épreuves, clavigraphie, dépouillement ou recherche terminologique et un peu de traduction.

À Parenty & Associates, il a apporté l'enthousiasme de la jeunesse, le goût de découvrir et d'apprendre, en plus d'une constante bonne volonté face aux tâches proposées. Son réviseur, Raymond

Arès, précise : «La qualité des traductions de Joël s'est beaucoup améliorée en un an. Il a bien tiré profit d'un contact direct avec le personnel et la clientèle d'un cabinet de traduction privé. Il a eu l'occasion de participer activement à toutes les étapes de la traduction et de la révision d'un texte. Il a su s'adapter avec souplesse à un rythme de travail rapide et parfois intense. Fort de cette expérience concrète en milieu d'affaires, il est maintenant mieux équipé pour poursuivre ses études en traduction, car il sait désormais à quoi s'attendre.» En effet, il a compris, par cette expérience, pourquoi ses professeurs insistaient toujours tant sur l'importance des détails. Cette prise de conscience a eu des répercussions sur ses travaux, vis-à-vis desquels il a véritablement adopté une attitude professionnelle.

Les deux autres expériences ont également été positives. Kathleen Quarry s'est découvert une âme de terminologue et souhaite maintenant se spécialiser dans ce domaine. Quant à Renée Legal, l'expérience l'a confortée dans son désir de devenir traductrice. Les employeurs aussi en sortent plus optimistes à l'idée que la «relève» est là, qu'elle se prépare. Même si Winnipeg n'est pas un centre comparable à Montréal ou Ottawa, le besoin de traducteurs compétents est important, et il est bon de savoir que l'on peut recourir à une main-d'œuvre locale, jeune et responsable. Face à ce premier résultat, d'autres bureaux de traduction pourraient se joindre à l'expérience dès septembre prochain : des pourparlers sont en cours avec la Commission canadienne des grains, la Commission canadienne du blé et l'Institut Joseph-Oubuc; d'autres cabinets de traduction privés pourraient aussi participer.

Ce premier essai est donc «un franc succès», comme le dit Jean-Pierre Parenty, tant pour la formation professionnelle des étudiants que pour la réalisation d'un véritable partenariat entre le milieu universitaire et les milieux professionnels. Les efforts des uns et des autres n'auront donc pas été vains, car chacun, finalement, y trouve son compte. •

Les stages à l'ÉTI

par Geneviève Mareschal

LE STAGE fait partie intégrante de tous les programmes professionnels de l'École de traduction et d'interprétation (ÉTI) de l'Université d'Ottawa. Mis en place au début des années 80, dans le cadre du programme de baccalauréat spécialisé en traduction, il est vite devenu une composante obligée du cursus des autres programmes professionnels (études supérieures en traduction juridique, en interprétation de conférence et en traduction espagnole). Forme, contenu et durée du stage peuvent varier, mais il existe des constantes : à tout stage approuvé est attaché un certain nombre de crédits universitaires (trois en moyenne), officiellement reconnus; de plus, le stage a normalement lieu en fin d'études.

Du stage externe au stage interne

Le stage en entreprise, appelé stage externe, est la forme la plus courante. Il s'effectue chez un employeur, principalement un service ou un cabinet de traduction, où l'étudiant élit domicile pendant un certain nombre de jours ou de semaines et où il s'initie aux réalités quotidiennes de la traduction professionnelle et de ses disciplines apparentées, sous l'étroite supervision d'un spécialiste en la matière. La forme la plus longue et la plus complète est le stage coop, c'est-à-dire celui qui est offert aux étudiants inscrits au programme d'enseignement coopératif en traduction, programme

Geneviève Mareschal, trad. a., est directrice de l'École de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa.

où études et stages se suivent en alternance. Sa durée est de trois fois quinze semaines; l'étudiant inscrit au programme aura ainsi accumulé dix mois d'expérience professionnelle à la fin de ses études.

La durée des autres stages externes varie de quinze jours à deux mois, la moyenne étant de cinq semaines. En fonction de la nature de la discipline ou de l'offre du marché, le stage peut se dérouler de façon continue ou intermittente. Ainsi, en interprétation de conférence, l'étudiant stagiaire accumule le nombre imposé de jours de stage en cabine, sur une période plus ou moins longue. De même, le stage de traduction peut s'effectuer à raison d'un ou deux jours par semaine pendant une ou deux sessions universitaires.

Face à la **difficulté** de garantir un stage en entreprise à chaque étudiant, l'ÉTI a instauré en parallèle le stage interne. Cette formule présente à l'étudiant une autre facette de la réalité professionnelle puisqu'elle l'initie au travail du traducteur indépendant et à la gestion d'une petite entreprise de traduction.

Une entreprise étudiante

Pour assurer ce stage, l'ÉTI fait appel aux services d'un professionnel de la traduction ayant les compétences voulues de gestion et de supervision d'un cabinet ou d'un service de traduction. La matière du cours est fournie par des contrats de traduction, d'aide à la rédaction, de relecture et de correction d'épreuves passés entre l'entreprise étudiante, Translingua, et des clients. Les seules langues traitées sont le français et l'anglais.

Les contrats acceptés par Translingua doivent obligatoirement répondre à deux conditions: le niveau de spécialisation des textes à traduire ou des services demandés doit être accessible à des étudiants de dernière année en traduction et les échéances ne doivent pas être trop courtes. Les clients sont principalement la communauté universitaire et les organismes à but non lucratif; ils proviennent d'un peu partout au Canada.

Et la logistique?

Deux pièces sont réservées à l'usage exclusif du stage interne. Aménagées de façon fonctionnelle, elles comportent l'équipement informatique et de bureau requis pour produire un travail professionnel. Une des pièces sert de secrétariat, où une permanence est assurée de 8 h 30 à 17 h du lundi au vendredi, et où les étudiants reçoivent les clients ou communiquent avec eux par téléphone ou télécopieur. L'autre pièce est réservée à la traduction proprement dite: deux postes de traducteur, équipés des logiciels de traitement de texte les plus courants, de logiciels d'aide à la traduction (gestionnaires de fichiers terminologiques, correcteurs grammaticaux et orthographiques, etc.), de modems et d'un accès à Internet, permettent aux étudiants de travailler efficacement. De plus, ceux-ci

ont accès, dans une pièce voisine, aux banques de terminologie Termium et BTQ, ainsi qu'à un grand nombre d'ouvrages lexicographiques bilingues et unilingues et d'encyclopédies.

Sur le plan de l'exploitation, l'entreprise est gérée par les étudiants, sous la supervision du professeur responsable. Les fonds générés par les contrats servent à couvrir les dépenses courantes (téléphone, fournitures, équipement, etc.); les bénéfices perçus en fin d'exercice permettent de financer l'achat ou la mise à jour du matériel de bureau et de l'équipement informatique.

Un stage interne en terminologie

Une autre formule de stage interne, en terminologie cette fois, a été mise en place récemment dans le cadre d'une entente entre Parcs Canada et l'Université d'Ottawa pour établir un dictionnaire visuel de muséologie. Sous la supervision d'un terminologue détaché à l'ÉTI par le gouvernement fédéral, ce stage consiste à effectuer les recherches terminologiques pertinentes et à produire un certain nombre d'entrées terminographiques pour le dictionnaire.

Voilà une diversité de formules qui offrent à l'étudiant un panorama de la variété des tâches qu'il pourra être appelé à assumer dans sa vie professionnelle. •

Coup d'œil sur les stages à l'Université de Montréal

par Robert Breuer

LES STAGES demeurent le moyen idéal d'initier l'aspirant-traducteur aux réalités de la traduction en entreprise. La tâche du responsable consiste non seulement à trouver le plus grand nombre possible de stages, mais à placer le bon étudiant au bon endroit, autrement dit à faire correspondre les besoins du donneur de stage aux intérêts et au profil du stagiaire. Et ce n'est pas toujours facile. S'agira-t-il d'un stage rémunéré ou non? À l'heure des hausses des frais de scolarité, cette question devient de plus en plus pertinente. N'oublions pas les questions d'ordre logistique, en particulier la possibilité pour l'étudiant d'accepter un stage à l'extérieur de la ville.

À l'Université de Montréal, les offres de stage proviennent tant du secteur public (ministères fédéraux et provinciaux, Office de la langue française) que du secteur privé (grandes entreprises, cabinets d'ingénieurs et d'avocats, organismes à but non lucratif, associations professionnelles, cabinets de traduction). Environ 45 % des stages sont rémunérés et à peu près 90 % sont à temps plein.

Les candidats au stage sont présélectionnés sur dossier; ils passent ensuite les formalités de sélection (examen ou entrevue) chez l'employeur potentiel. En général, si l'on en juge par les rapports de synthèse qu'ils présentent en fin d'expérience, les stagiaires s'adaptent bien à l'environnement de travail et ils estiment le stage

Robert Breuer est responsable de la formation professionnelle au Département de linguistique et de traduction à l'Université de Montréal.

Enseigner la « vraie vie »

par Maurice Rouleau

LE VÉCU du traducteur et les réalités du monde du travail suscitent un grand intérêt chez les étudiants, et cela d'autant plus que l'avenir leur paraît préoccupant. Comme on le sait, le marché a bien changé. Même si le nombre de mots à traduire n'a pas nécessairement chuté, les entreprises offrant un encadrement au dé-

très formateur, tant sur le plan professionnel que sur le plan personnel. La réaction des employeurs est, elle aussi, très positive. Malgré la conjoncture économique difficile, ils sont motivés par le devoir de participer à la formation de la relève.

Le stage n'est pas obligatoire à notre université à cause de la difficulté d'en trouver un pour chaque étudiant. Ces trois dernières années, nous avons obtenu autant d'offres de stage que de demandes (une quarantaine). Cette situation peut paraître idéale, mais certains étudiants - environ sept par année - ne réussissent pas à se placer, soit parce qu'il n'existe pas assez de stages dans leur domaine, soit parce qu'ils ne veulent pas accepter un stage non rémunéré. En réalité, les demandes de stages rémunérés sont plus de deux fois plus nombreuses.

Pour être admissible au stage, l'étudiant au baccalauréat doit avoir une moyenne de 3,0 et avoir accumulé entre 45 et 75 crédits. Comme la plupart des stages ont lieu entre la deuxième et la troisième année, l'étudiant a l'occasion de mettre en pratique, durant sa dernière année, les connaissances ainsi acquises dans le milieu. Au niveau du baccalauréat, le stage vaut six crédits et dure en général de six à dix semaines. Dans l'évaluation, la note attribuée par l'employeur compte pour 50 %. À partir de septembre 1995, le stage au niveau de la maîtrise correspond à trois crédits et s'étalera sur un minimum de cinq semaines. Un stage du genre «coop» est actuellement à l'étude. D'une durée d'environ quatre mois, et avec rémunération, il sera réservé aux meilleurs étudiants. •

butant n'existent pratiquement plus. Ce dernier est donc appelé à plus d'autonomie, dès le départ. L'Université se doit de réagir à ce changement.

C'est dans cette optique que le nouveau programme de l'Université du Québec à Trois-Rivières a prévu un cours destiné aux finissants, intitulé *Vie professionnelle*. Ce cours cherche à apporter des réponses aux multiples questions qu'un jeune traducteur se pose concernant l'exercice de sa profession. Par exemple:

• Doit-il chercher un emploi dans un cabinet de traduction, dans

Maurice Rouleau est professeur de traduction à l'Université du Québec à Trois-Rivières.

une entreprise ayant ou non un service de traduction ou ouvrir son propre cabinet?

- S'il se lance en affaires, comment trouver des clients? Quelle forme d'entreprise adopter? Quels sont les produits de financement disponibles? Quels sont les outils informatiques essentiels?
- Faut-il toujours passer un contrat avec le client? Qu'en est-il des droits d'auteur?
- Peut-on être poursuivi pour une mauvaise traduction?

La variété des sujets à traiter nous a incités à faire appel à plusieurs personnes-ressources. C'est ainsi qu'une spécialiste en droit des affaires a abordé les aspects juridiques relatifs aux différentes formes d'entreprise; qu'une autre avocate a exposé les lois concernant la propriété intellectuelle; qu'un comptable et le directeur d'une institution financière ont traité, respectivement, des incidences fiscales selon les formes d'entreprises et des produits financiers disponibles; qu'un représentant de l'OTIAQ a expliqué aux étudiants ce qu'était

l'Ordre et les a encouragés à en devenir membres; qu'un représentant du gouvernement fédéral a décrit les profonds changements qu'a subi le Bureau de la traduction du Secrétariat d'État.

Ce cours comporte également un volet pratique. Pour permettre aux étudiants de se frotter au milieu du travail, nous avons obtenu la collaboration d'un cabinet de traduction trifluvien. Celui-ci a piloté un appel d'offres fictif qui a été proposé aux étudiants au début de la session. Ils devaient traduire plus de 2 000 mots (sur un sujet nouveau pour tous), travailler en équipe, s'interroger, se familiariser avec un nouvel environnement informatique. Enfin, ayant accès à une personne-ressource, ils ont notamment appris à formuler leurs questions sur le texte à traduire. Les représentants du cabinet de traduction ont fait part de leur évaluation à chaque équipe, en fin de session.

Voilà une première expérience qui prépare, nous l'espérons, à la «vraie vie»...



La formation du traducteur à l'ère de la mondialisation des échanges

Une réflexion pour notre temps, ancrée dans l'Histoire, qui montre la résurgence des pratiques anciennes - du tour des «compagnons» au programme Érasme -, ainsi que des idéaux humanistes. On y prône l'acquisition de plusieurs langues et la réunion des savoirs scientifiques et littéraires, autour d'une définition de la culture où Montaigne, Morin, Serres et Reeves se rejoignent.

par Jean-Claude Gémard

ASSISTERAIT-ON non à la fin de l'Histoire mais, plutôt, à son (éternel) recommencement? On pourrait le penser quand on voit que certaines des valeurs et quelques principes chers au Moyen Âge et à la Renaissance refont surface sous couvert de «mondialisation des échanges».

Ce terme désigne aujourd'hui ce qui, dans l'ordre de la culture, de l'éducation et de la formation en général, constituait la norme en des temps que certains imaginent encore reculés. Des plus grands érudits d'alors au plus humble «compagnon», le tour - de France, d'Europe ou d'ailleurs - représentait une étape indispensable dans le trajet éducatif de tout un chacun, de l'étudiant en médecine au charpentier, du clerc au bretteur professionnel ou à l'orfèvre. C'était le projet d'une longue tranche de vie, souvent, - d'une vie, parfois - ou de formation continue, toujours en crescendo, jusqu'au bouquet final qu'incarnait le «chef-d'œuvre», véritable objet d'un Graal atteint au terme d'un parcours autant semé d'embûches que borné de lauriers. Mais le résultat valait son pesant de sacrifices et d'efforts. On pouvait alors parler véritablement d'une culture nationale ou internationale, d'un savoir-faire acquis au contact direct des autres régions, de leurs traditions, peuples, langues et variétés de langues. Ce «frottement de la cervelle contre celle d'autrui» reste encore le meilleur moyen d'ouvrir et de développer son esprit.

Les universités européennes, avec le programme Érasme (dont le nom illustre bien le sens et la portée de ce type d'échanges et de circuit), ont redonné forme et sens à une tradition séculaire que

guerres, conflits religieux et sociaux et autres querelles intestines avaient fini par vider de sa substance. Peut-on imaginer que le traducteur (et l'interprète, évidemment, de même que le terminologue) reste indifférent devant un tel phénomène et une ressource potentielle inestimable qui, en tant que langagier, le concerne au premier chef? Les principales écoles de traduction du monde occidental, regroupées au sein de la CIUTI (Conférence internationale des instituts universitaires de formation de traducteurs et d'interprètes), ne sont pas en reste sur ce plan, et les échanges d'étudiants - et même de formateurs - se multiplient à mesure que les besoins augmentent.

Devenir polyglotte : un pas nécessaire

De nos jours, parler de traducteurs (je n'ose pas dire interprètes!) simplement bilingues est un anachronisme que seul le Canada entretient pour justifier la présence de deux langues officielles sur son territoire. C'est d'au moins trois langues - et j'entends par là des langues de grande communication: les langues officielles de l'ONU, par exemple - que le traducteur a besoin. Cela, pour pratiquer au mieux son métier, et nous pensons tous à l'espagnol, que les vagues d'immigration successives et l'ALENA, dans le concert des nations de l'Amérique du Nord, ont fini par répandre jusque dans sa région septentrionale, le Canada. Cette raison, aussi nécessaire soit-elle, ne saurait suffire. Tremplin professionnel, la troisième langue contribuera à ouvrir l'esprit du traducteur, qui s'enrichira de cet apport étranger. Mieux encore : une autre langue, appartenant si possible à une famille linguistique



Jean-Claude Gémard, trad. a., est directeur du Département de linguistique et de traduction à l'Université de Montréal.

Foreign Languages and Translation

McGill Adds Variety to its Certificate Program

by Ina Diéguez

SUGGESTIONS from students as well as our need to diversify our current translation program have led to interesting new developments at the Centre for Continuing Education for the 1995-96 academic year. The complementary Spanish course, which involved translating from Spanish into both English and French, will now offer two distinct options: Spanish into English or Spanish into French. This will foster more detailed

Ina Diéguez is Program Director, Department of Languages and Translation, at the McGill Centre for Continuing Education.

tique différente de celle du traducteur - et même des autres langues qu'il pratique - lui serait à la fois utile et profitable.

C'est la quatrième langue dont je voudrais persuader le traducteur - et, peut-être, aussi quelques interprètes... - qu'elle représente non l'idéal, mais un pas nécessaire vers l'accomplissement de soi, l'espoir de réalisation du potentiel dont nous sommes tous, à un degré quelconque, porteurs. Je ne vise pas par là uniquement le traducteur. Après tout, il s'agit de son métier, et tout professionnel consciencieux doit avoir à cœur d'exercer son métier le mieux possible. D'autres corps de métier pratiquent aussi les langues étrangères, parfois aussi bien, voire mieux, que les langagiers. C'est affaire de goût, de circonstances et d'intérêt personnel.

La connaissance d'une autre langue n'enrichit pas que le vocabulaire de la personne qui la possède. Quand, en plus, il s'agit d'une langue d'une famille éloignée de la nôtre, son rayonnement n'en sera que plus vaste et profond. L'accès à une culture, à des manières de dire, de penser et de faire différentes nourrit d'autant notre esprit: c'est la différence, davantage que la proximité, qui est source d'enrichissement personnel. Par rapport à notre langue, notre culture et nos connaissances, cette différence, cette distance sont autant de facteurs multiplicateurs, le moyen, en abandonnant sa langue, de mieux y revenir pour la pénétrer à fond, selon le mot de Gide. Tel est un des secrets du commerce intime que l'on entretient avec sa langue maternelle et qui fait que le traducteur exprimera d'autant mieux, dans le texte d'arrivée, les nuances du texte de départ qu'il les possédera en équivalence dans la langue d'arrivée sur tous les plans: idiomatique, syntaxique, lexical, stylistique.

Vers une nouvelle culture

La seule connaissance linguistique - le savoir-faire des mots - ne saurait suffire, toutefois, à faire d'un honnête professionnel un excellent traducteur. Il y faut aussi une solide culture.

Que l'on m'entende bien: je ne veux pas dire par là que le traducteur devrait se contenter de connaître ses bons auteurs et leurs œuvres pour prétendre à la culture. Cette culture-là, c'est-à-dire celle qui se fonde sur la connaissance des œuvres littéraires, est nécessaire et bonne, mais insuffisante. Elle ne peut plus constituer, à elle seule, le «bagage» (l'encyclopédie) du traducteur contemporain et *a fortiori* de demain. L'évolution récente de la société, au cours des deux décennies écoulées, fait que ce type de culture est notoirement insuffisant pour faire face aux obligations actuelles du traducteur. De nos jours, le découpage arbitraire de la connaissance entre «lettres» d'un côté et «sciences» de l'autre n'est plus de mise, ainsi que des philosophes et des scientifiques comme Michel Serres, Edgar Morin et Hubert Reeves, parmi beaucoup

study of the problems occurring in either language pair. Completely new is the German component in the Certificate in Translation. Encouraged by the "Spanish" experience, we have created two separate courses: one, German into English; the other, German into French. Another complementary course will be Italian translation. We expect to add Russian translation very soon. For students who failed the entrance examination or those who are already registered in the program but have specific problems, we have designed two non-credit courses: *Le bon usage pour traducteurs* and *English Usage for Translators*. A final new development is that all courses, required and complementary, will be opened up to special students. Convinced that all this makes for a richer Certificate in Translation Program, we hope that learning and teaching translation will now be more enjoyable for our students and faculty. •

d'autres, ne cessent de le montrer. Un équilibre harmonieux des deux savoirs, à la façon dont fonctionnent nos hémisphères cérébraux, permettra de réaliser ce que chacun des deux ne saurait accomplir séparément: «d'honnête» personne (ou traducteur, en ce qui nous concerne) de notre temps. Les exigences de l'activité traduisante en font la démonstration permanente. Traduire, désormais, fait appel à une somme de connaissances dépassant le cadre - aussi vaste soit-il - limité de chacun des deux grands domaines de l'activité humaine que sont les faits de nature et ceux de culture. En disant cela, je n'invoque pas la nostalgie d'une époque révolue («le bon temps que ce siècle de fer»...), celle d'une culture aussi encyclopédique que vaine ou illusoire d'un Pantagruel, j'évoque une nécessité actuelle et urgente pour le traducteur, celle d'une compétence fondée sur la polyvalence que les forces d'une économie désormais globale dictent au praticien. •

Lina Forget
McGill, B.A. (Langue et littérature françaises - stylistique et traduction) 1990

«A mon entrée à l'université, je savais pas ce qui allait advenir de moi, de mes espoirs; quand j'en suis sortie avec un bac en poche, je ne le savais pas davantage. Pourtant, j'avais appris des choses; je sentais bien que j'avais acquis des connaissances, mais il me manquait le plus important: l'expérience. On m'avait bien parlé du monde de la traduction, de ses exigences et de ses difficultés. On ne m'avait pas parlé du désarroi, du sentiment de faiblesse et d'inutilité que j'allais ressentir lorsque le travail se ferait rare ou encore lorsque j'aurais de la difficulté à me faire payer; on ne m'avait pas parlé du syndrome de l'échec, des mains mouillées par la nervosité avant et pendant l'entrevue, des coûts relatifs à mon installation comme pigiste après une entrevue qui n'aurait rien donné. Pourtant, à une seule et exécrable exception près, j'ai eu de bons profs, des gens attentifs, compétents et désireux de m'aider à apprendre. Non, le problème n'est pas là. Le problème tient au fait que l'université, c'est l'école et non la vie. Peu importe le programme, les profs, l'élève, les cours offerts, il n'en reste pas moins que, comme disait Jonas dans la baleine, la vie est au-dehors et pas au-dedans. «Peut-être faudrait-il ajouter au programme du bac un cours qui s'intitulerait "La Vie après l'école" ?»

Lina Forget est traductrice indépendante.



À l'université, comme si vous y étiez..

*Les professeurs expliquent ce qu'ils font, le pourquoi et le comment, et nous livrent leurs réflexions **sur les** cours et les programmes. Au cœur de leurs préoccupations: structuration et intégration des savoirs, délimitation des matières à enseigner, objectifs d'apprentissage, méthodes pédagogiques, développement d'un esprit critique, prise en compte des nouvelles technologies. Une invitation à entrer, en observateurs privilégiés, dans l'univers d'un enseignement en mouvance.*

What Does the History of Translation Teach Us?

by Paul St-Pierre

TRANSLATORS and students of translation tend to focus on the here and now: a text needs to be translated, usually for a deadline which is very close if not already past, and the translation must meet the criteria of the specific client or teacher. Because of such exigencies, it is often **difficult** for translators and students alike to get a clear sense of the process in which they are involved, of the choices they are making - indeed, even of making choices; it is hard for them to see beyond the particular, often difficult, circumstances under **which** they are **working**.

The study of the history of translation allows them to step back from such daily preoccupations and routines, and, in so doing, to become aware that other possibilities do indeed exist, most notably in the selection of texts to be translated and in the **manner** translations are to be carried out. Or at the very least, that other possibilities have existed at other moments in time, in other contexts, and that the conditions under which translation is presently carried out depend to a large extent on history and context. Unlike certain seventeenth and eighteenth century French translators, we may not wish to transform the texts we translate to make them correspond to the values of our own culture ("*les belles infidèles*"), but to see this as a possibility forces us to realize that the Canadian choice of a certain literalness, of as strict identity as possible between the original and its translation, is itself the reflection of a desired equivalence, or equality, to be found elsewhere in the Canadian polity, and not purely and simply a translation strategy.

To understand the important and largely positive role that translation has played in the past in the **affirmation** of national identities and in the spread of moral, ethical and religious values is to realize that decisions about the way to translate texts and about which texts to translate go beyond the practices of individual translators, defining and reflecting relations between nations and cultures. The history of translation teaches us about these connections and opens our eyes to the possibilities of translation and to our responsibilities as translators. The history of translation shows us also, however, another - more negative - side to translation: its role in denying the very possibility of difference. In doing so it serves both as a warning to future translators and as a guide for the present, making us aware that by our choices we define not only others but also ourselves. •

Paul St-Pierre is a professor of translation and semiotics at Université de Montréal.

Un programme d'interprétation

En faisant de la documentation le cours serveur du programme, on évite la dispersion et le cumul intempestif des objectifs d'apprentissage.

par Annie Brisset et Monique Perrin d'Arloz

ON NE Cesse de répéter que la formation du traducteur et de l'interprète passe par l'acquisition d'un «bagage cognitif». La didactique a pourtant beaucoup négligé cet aspect alors qu'il forme la base de presque tous les cours d'un programme. Pas de terminologie ou de rédaction, pas de traduction ou d'interprétation qui ne touche à un domaine de spécialité. De quels savoirs essentiels devrait donc se composer le bagage cognitif qui sous-tend la formation? Et comment intégrer l'acquisition des savoirs spécialisés à l'enseignement des techniques de traduction ou d'interprétation sans démultiplier et ainsi brouiller les objectifs d'apprentissage?

Telles sont les questions qui ont présidé au réaménagement du Diplôme d'études supérieures en interprétation de conférence de l'Université d'Ottawa et, surtout, à la coordination des enseignements qu'on y dispense. Situé au deuxième cycle, après un B.A. spécialisé en traduction, ce programme intensif comporte huit mois de scolarité (12 cours de 3 crédits) suivis d'un stage et d'un examen devant jury externe. À l'entrée, la sélection est draconienne: on ne retient en moyenne qu'un dixième des candidats. Ce programme bilingue (français-anglais, anglais-français) est entièrement ciblé sur l'apprentissage des techniques d'interprétation (consécutive, simultanée et traduction à vue), à raison d'une quinzaine d'heures de cours par semaine que se partagent des interprètes accrédités. Ces cours techniques sont appuyés par un séminaire de «documentation de conférence» qui s'étend sur l'année, séminaire pivot autour duquel les autres enseignements s'organisent.

Une coordination thématique

Au début de l'année, les professeurs dressent ensemble la liste des sujets qui seront traités simultanément dans tous les cours et fixent le calendrier de travail. Certains thèmes sont permanents, d'autres varient suivant l'actualité. La liste est établie en fonction du marché canadien de l'interprétation, sans pour autant négliger la composante internationale. Les sujets traités en 1994-1995 s'ordonnaient autour des grands thèmes suivants: institutions

Annie Brisset est professeure à l'École de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa; elle a anciennement été réviseuse et interprète au Bureau fédéral de la traduction.

Monique Perrin d'Arloz est responsable des services d'interprétation parlementaire à Ottawa; elle est détachée à l'École de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa comme interprète en résidence.

Teaching Translation into English - A Comprehensive Approach

by Jane Everett

THÈME ANGLAIS, an intermediate-level course, is compulsory for all students in our *Stylistique et traduction* option and has as a prerequisite *Traduction 1* in which students learn the basic concepts, methods and terminology used in practical translation. The challenge facing me was to come up with something both differ-

Intégré

canadiennes et situation politique, politiques économiques et sociales, commerce international, défense et maintien de la paix, environnement, sida et sang contaminé.

Le cours de documentation est le premier cours de la semaine. Chaque séance débute par une revue de presse fondée sur la lecture obligatoire de deux quotidiens anglais et français. Le thème retenu pour la semaine (ou la quinzaine, selon l'importance du sujet) fait ensuite l'objet de deux ou trois exposés par les étudiants, car chaque thème est subdivisé en plusieurs volets. Par exemple, la question autochtone a été traitée en six exposés, répartis sur deux semaines (groupes ethno-linguistiques, organisation administrative et politique des communautés, statut fiscal des bandes, statut juridique, organisations autochtones et revendications, problèmes sociaux). En plus de l'exposé, qui développe l'expression orale, chaque étudiant prépare un dossier sur le volet qui lui a été attribué. Cette synthèse s'accompagne de l'établissement d'un vocabulaire bilingue. Le dossier révisé, prêt à servir pour la préparation des autres cours et ultérieurement d'une conférence réelle, est remis à chaque élève (disquette et version papier).

Pour tous les autres cours d'interprétation de la semaine, les exercices (mémorisation, traduction à vue, consécutive et simultanée) se font sur la base d'articles et de bandes vidéo traitant spécifiquement du thème retenu. Notons au passage que l'ÉTI possède une collection de plus de 200 discours répertoriés, transcrits pour la plupart, et classés suivant leur degré de difficulté. Le laboratoire d'interprétation, doté de douze cabines, est également relié au réseau de télédiffusion parlementaire. Les étudiants sont par ailleurs formés à l'utilisation des bases documentaires et terminologiques.

Les avantages pédagogiques

Le cours serveur permet aux étudiants de concentrer leurs efforts sur un seul thème au lieu de quatre ou cinq pendant la même semaine et d'étudier le même sujet dans les deux langues à la fois. Ils acquièrent ainsi plus rapidement la confiance dont ils ont besoin, car, la terminologie bilingue étant acquise de même que la connaissance du domaine, ils peuvent se concentrer sur l'objectif d'apprentissage d'un cours donné, par exemple la prise de notes en interprétation consécutive. L'expérience démontre qu'une telle coordination favorise la cohérence et l'efficacité du programme et renforce la motivation des étudiants. Elle facilite aussi la tâche des chargés de cours en leur fournissant un plan de travail. N'y aurait-il pas lieu d'adapter le même principe à la formation des élèves-traducteurs? •



Annie Briset

ent and useful. Thus I decided to create a workbook integrating the three major (but unequal) components of my course - translation problems, formal conventions, grammatical problems - and focussing on some of the different types of discourse that translators are required to translate and edit.

A comprehensive workbook

The first two sections cover levels of language, punctuation, word division, capitalization, etc. The next five sections concern different types of discourse (journalistic; legal and administrative; specialized, technical and instructional; advertising; letters and curricula vitae) and their lexical, formal, stylistic and rhetorical particularities. Each section includes theoretical texts accompanied by bibliographical references for further reading, sample texts (in English and, very often, in French as well, for purposes of comparison) and related exercises. It is not possible, of course, to study any of these discourse types extensively; I am primarily concerned with heightening students' awareness of differences and possible approaches to translation problems. The last three sections are devoted to a series of texts for précis-writing, translated and English-language texts for revision, and finally, vocabulary and grammar exercises.

Linking theory and practice

When discussing the various types of discourse, the practice of revision, or précis-writing, documents in the workbook are used as a reference point for a short theoretical presentation; we then go on to analyse the sample texts. On occasion, I reverse the order, asking students to study a text and identify its characteristics, which I then tie in to the theory. The translations students prepare at home are all examples of types of discourse that have been previously analysed in class; I hope, in this way, to emphasize the connectedness of theory and practice, to show how abstraction can point to practical solutions, and practice to useful generalizations. At appropriate moments, I weave into our discussions questions of cultural awareness, gender-inclusive/exclusive/neutrallanguage, ideological assumptions, and similar issues.

While the workbook and, indeed, the course as a whole still need work, I feel that organizing most of the course material into one "text" is a distinct practical improvement. My main objectives, however, are those of all teachers: to provide students with specific, useful knowledge and, at the same time, to help them develop the conceptual and methodological tools to enable them to work efficiently. •

Jane Everett is a professor of translation and French literature at McGill University.



Qu'en est-il du français dans les programmes de traduction?

par Jean Orsoni

CERTAINES vérités peuvent paraître évidentes pour les professionnels de la traduction, praticiens, théoriciens et professeurs, dont beaucoup les serinent dans leurs classes. Il n'est pourtant pas inutile de commencer par les rappeler. Ainsi, chacun sait qu'une excellente compréhension de la langue de départ (LD) s'impose, parce qu'il faut éviter à tout prix des contresens sur le texte de départ, dont la présence contreviendrait à l'objectif de fidélité de toute traduction. Une autre donnée fondamentale est qu'il faut connaître la langue d'arrivée (LA) encore mieux que la langue de départ, parce qu'elle est la langue de rédaction du traducteur, et que le message traduit n'a de chances de parvenir entièrement à son destinataire que s'il est exprimé dans une langue parfaitement claire et bien frappée, et donc de haute qualité.

C'est en raison de cet impératif que les programmes de premier cycle d'une vingtaine d'écoles de traduction - celles du Canada et d'Europe - comportent tous un nombre substantiel de cours de LA et de linguistique comparée. Pour nous en tenir aux programmes canadiens de traduction vers le français, on dénombrait, en 1993, dix cours du type visé à Ottawa, sept cours annuels à Glendon, onze à l'Université de Montréal, neuf à la Laurentienne et à Moncton, et sept à l'Université du Québec à Trois-Rivières. La proportion des cours obligatoires et optionnels varie aussi grandement. Ces cours, dont la présence semble maintenant aller de soi, visent à répondre aux exigences précises du marché de la traduction, lesquelles se distinguent fortement de celles qui s'attachent aux divers types de rédaction enseignés dans les départements de français, et sont nettement plus contraignantes.

Jean Orsoni est professeur de traduction à l'Université du Québec à Trois-Rivières.

En ce qui concerne les types de cours offerts, leur dénomination est parfois sans spécificité (langue française, français avancé, problèmes de français, français écrit). Dans d'autres cas, leurs titres annoncent un double objectif (écriture et style, grammaire et lexicologie, grammaire et stylistique, anglicismes et canadianismes). Mais, le plus souvent, ils désignent des secteurs d'étude mieux délimités: stylistique ou exercices de style, linguistique (ou stylistique) comparée ou différentielle, lexicologie, syntaxe descriptive, aspects lexico-sémantiques du français écrit, rédaction commerciale, langue économique, etc.

D'autre part, on sait que, en traduction professionnelle, c'est généralement un français proche de celui de type standard qui est demandé - alors que les normes d'autres types de rédaction sont nettement plus libres. Il en résulte que l'étudiant doit apprendre les distinctions à faire dans l'important corpus du français écrit au Québec. Une autre exigence prioritaire est qu'une traduction ne soit pas disqualifiée par des calques (structuraux, sémantiques, morpho-lexicologiques, etc.), et il en résulte que la préoccupation de les dépister est permanente dans les cours de LA.

Cette situation implique, *a contrario*, que les écoles de traduction doivent s'imposer des limites quant aux matières à enseigner sous l'en-tête «langues d'arrivée», d'autant que leur mission, faut-il rappeler, n'est pas d'enseigner des langues. C'est pourquoi les programmes canadiens ne comportent pas de cours de base de grammaire, au demeurant fournis ailleurs, et que l'enseignement grammatical est limité à des niveaux spécialisés (grammaire comparée, difficultés syntaxiques spéciales). Les matières en faveur sont la stylistique comparée, la lexicologie, la stylistique interne et la rédaction, dès lors qu'elles peuvent être enseignées «dans l'optique de la traduction», une telle démarche étant ce qui légitimise leur enseignement. •

Stéphane Dresler

Collège universitaire de Saint-Boniface, B.A. (Traduction) 1993

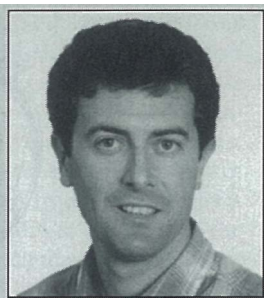
« Mes é t u es t i o n t - e l e s »

suffisamment préparé pour entrer dans la vie profes-

sionnelle? Oui et non. Oui, car les princi-

pes fondamentaux que j'ai appris constituent les bases d'une formation qui seront renforcées par mon perfectionnement ultérieur et l'expérience que je vais acquérir. Non, car les cours universitaires nous préparent mal à certaines exigences de la profession. La transition du rythme universitaire au rythme professionnel requiert toute l'énergie du débutant. D'autres fac-teurs, tels que les relations traducteur-réviseur ou traducteur-client, font leur apparition. Une meilleure initiation aux réalités professionnelles pendant les études me semble donc primordiale. C'est heureusement ce que prévoient de plus en plus les universités, par exemple au moyen de la formule symbiotique mise en place récemment par mon collège. Pour ma part, j'ai été très content d'avoir choisi la formule du stage, plutôt

Stéphane Dresler est traducteur au Bureau de la traduction du gouvernement fédéral à Winnipeg.



que la rédaction d'un mémoire, qui m'a conduit au Bureau de traduction du Manitoba, où j'ai ensuite travaillé quelques mois.

« L'informatique est un autre aspect de la formation à ne pas négliger. De plus en plus de traducteurs travaillent sur ordinateur, et la maîtrise d'un logiciel de traitement de texte et des outils informatiques connexes est indispensable. Lorsque j'ai débuté, j'étais heureux de pouvoir me concentrer sur la traduction et non sur l'apprentissage de WordPerfect ou l'interrogation de Termium. De même, certains traducteurs sont freinés dans leur production parce qu'ils ne dactylographient qu'avec deux doigts. Tous ces éléments sont des handicaps en début de carrière, alors qu'il est plus facile d'acquérir ces aptitudes en milieu universitaire. En outre, les nouveaux diplômés sont souvent désarmés face à certains aspects du métier, tels que la traduction des textes mal rédigés, l'organisation du temps de travail ou les techniques de recherche terminologique.

« Comment remédier à cette situation? Une des solutions réside peut-être dans une collaboration plus étroite entre les responsables des programmes et le milieu du travail. Enfin, il ne faut pas oublier que l'étudiant a une grande part de responsabilité dans la formation qu'il acquiert. Il lui revient de faire preuve d'initiative et de sens critique pour combler ses déficiences. » •

De l'initiation des traducteurs à l'interprétation, ou un certain art de la moto",

par Christel Galfant

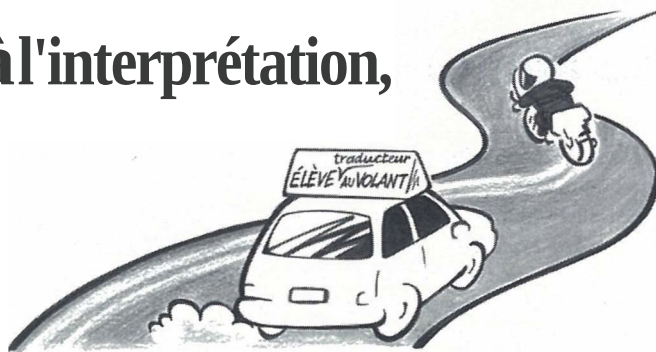
UN COURS obligatoire d'initiation à l'interprétation dans un programme de formation professionnelle en traduction... à quoi bon? Voilà la question que posent chaque année quelques étudiantes et étudiants peu convaincus. Il peut paraître surprenant, en effet, voire scandaleux, qu'on inflige un cours d'interprétation à tous les futurs traducteurs et traductrices, alors qu'on sait pertinemment, du moins dans les milieux professionnels, que les deux professions-sœurs demandent au départ des tempéraments assez différents. Le dépistage devrait donc être facultatif.

Or dépister les talents éventuels - et désillusionner ceux et celles qui n'ont aucune vocation - n'est pas le seul objectif d'un tel cours. Ainsi, les contestataires ne se heurtent pas seulement aux convictions de la titulaire interprète, mais aussi à l'intransigeance de tous ses collègues traducteurs ou traductrices qui reconnaissent dans l'initiation obligatoire aux techniques de base en interprétation un entraînement complémentaire essentiel et un renforcement tout à fait souhaitable de leurs propres efforts de formation.

Axé sur ce qu'on pourrait appeler la «petite» consécutive (passages courts d'environ cinq à huit phrases seulement), aux objectifs professionnels modestes et limités, cet apprentissage forcé vise à amener les étudiantes et étudiants à :

- entraîner leur mémoire trop peu sollicitée en traduction pure et s'en faire un outil efficace;
- accélérer la compréhension en mettant tous les mécanismes en état d'alerte pour fonctionner au rythme d'autrui;
- acquérir rapidement une vue d'ensemble des enjeux et de l'articulation psychologique des passages à interpréter;
- dépister les obstacles personnels à la compréhension de la langue de départ et y remédier;
- améliorer la souplesse stylistique et la maîtrise de la syntaxe en s'interdisant de revenir plusieurs fois sur une même phrase;

Christel Gallant est directrice du Département de traduction et des langues à l'Université de Moncton.



• se faire une meilleure idée des facteurs qui facilitent ou perturbent les processus mentaux, plus faciles à expliquer et à rendre «tangibles» en interprétation qu'en traduction.

Pour illustrer l'esprit du cours, on pourrait comparer les modes de fonctionnement à la fois semblables et divergents des traducteurs/traductrices et des interprètes aux styles de conduite caractéristiques des automobilistes et des motocyclistes. Les deux groupes circulent sur le même réseau routier, utilisent le même carburant et sont soumis au même code de la route. Mais les motocyclistes/interprètes sont à la merci des intempéries, doivent constamment veiller à leur équilibre et avoir stocké dans leur mémoire suffisamment de connaissances sur la région et le trajet pour ne pas s'égarer. De leur côté, les automobilistes/traducteurs ou traductrices se trouvent à bord d'un véhicule plus encombrant, mais bien en équilibre sur ses quatre roues, même à petite vitesse. En cas de doute, ils ou elles peuvent toujours jeter un coup d'œil sur toute une série de plans ou de cartes déployés sur le siège à côté.

Le problème en formation, c'est que les élèves ont souvent tendance à s'encombrer d'outils au point de ne plus regarder la route ou de créer des accidents à force de conduire par à-coups. En les forçant à faire de la moto (au bord du gouffre!), on les oblige à découvrir et à mettre à profit leurs ressources de mémoire et d'équilibre et à développer leur rapidité de réaction. Par la suite, l'adresse acquise en moto devrait leur permettre de mieux s'en tirer au volant de leur voiture quand il s'agit de négocier des virages difficiles.

Quant aux enthousiastes de la moto (car il y en a parfois dans un groupe), on peut toujours leur proposer de s'initier à l'art de synchroniser les manœuvres et de rouler en parallèle à peine décalé. Mais pour cela il faut suivre un cours d'interprétation simultanée, facultatif celui-là. •

Stephen J. Amnotte
Université de Montréal, M.A. (Traduction) 1994
McGill, B.A. (Langue ou littérature française) 1991
stylistique et traduction

«Lorsque le diplôme arrive sur le marché

s'aperçoit rapidement que quelques dures

réalités: la théorie apprise à l'université en

prend souvent pour son rhume. Par exemple, dans bien des cas, les délais, contrairement à ceux qu'on impose à l'université, sont si serrés qu'il faut prendre quelques raccourcis, sans pour autant compromettre la qualité du travail. Il faut ajouter qu'une spécialisation dans un domaine donné est souvent un atout. Toutefois, le traducteur d'aujourd'hui doit avant tout être un bon généraliste capable d'œuvrer dans plusieurs domaines.

«Pour ma part, j'avais déjà reçu une formation dans des disciplines scientifiques (médecine et biologie) avant d'entreprendre

Stephen Amnotte, adhérent, est traducteur indépendant.

le B.A. et la maîtrise, ce qui m'a bien préparé au travail de recherche terminologique et à la traduction spécialisée. Les cours que j'ai suivis en traduction m'ont apporté des connaissances complémentaires utiles.

«Une chose à ne pas négliger, c'est l'importance des outils de travail. Il m'est arrivé à plusieurs reprises de réviser des textes dont la saisie avait été effectuée par des personnes qui maîtrisent mal le traitement de texte. Que de temps perdu à éliminer des retours de chariot intempestifs et à corriger toutes sortes de manœuvres "maladroites". De plus en plus, les clients s'attendent à recevoir un texte publiable. La connaissance des logiciels permet donc d'offrir davantage de services.

«Il incombe au traducteur de parfaire sa formation linguistique et informatique. Toutefois, il est une formation que l'on néglige souvent: celle de notre clientèle. Il ne faut pas hésiter à faire savoir au client quelles sont les échéances raisonnables et quels sont les outils dont nous avons besoin, bref, en quoi consiste notre travail - qui n'est pas du simple traitement de texte! » •

Traduction spécialisée : pour un apprentissage des LS

par Jacques Lethuillier

COMMENT assurer au mieux la préparation des futurs traducteurs à la traduction spécialisée? Notre première réponse, globale, se présente comme un truisme : toute préparation efficace passe par l'acquisition des langues de spécialité (L5) en rapport avec les thèmes choisis.

Pour apprécier l'étendue du problème, il convient de faire état de cinq paramètres principaux: 1) la non-familiarisation du traducteur en formation avec le domaine de spécialité; 2) la polyvalence attendue du traducteur; 3) la complexité des systèmes que représentent les langues de spécialité; 4) le rythme vertigineux auquel se développent ces langues; 5) la nature gravement lacunaire des descriptions qui en sont faites.

Contre le défaitisme et la boulimie

Face à une telle situation, les réponses sont variées et pas toujours rationnelles. Aux extrêmes, on peut s'attendre à deux réactions, qui en fait ne sont pas des réponses. La première consisterait à baisser les bras, à considérer qu'aucune forme de préparation méthodique à long terme ne se justifie. La deuxième consisterait à s'efforcer d'acquérir des connaissances spécialisées dans le plus grand nombre de domaines possibles, sans ordre spécial : c'est la boulimie. Entre les deux, une multitude de réponses sont sans doute envisageables, toutes plus ou moins polarisées sur une saillance des langues de spécialité, vues dans la perspective de leur apprentissage comme préparation à la traduction spécialisée.

Définir le cadre idéal

Il est raisonnable de penser que l'on puisse au moins définir logiquement le cadre idéal dans lequel une réponse optimale devrait s'inscrire. Un tel cadre, susceptible de constituer la base d'une formule d'enseignement, se confond avec un objectif prin-

cipal, qui implique des objectifs secondaires, auxquels s'accroche un ensemble de moyens pédagogiques et de modalités.

Quel est donc l'objectif principal? Il s'agit de développer la capacité de réaliser de façon autonome l'apprentissage des concepts de base sur lesquels se fonde un domaine spécialisé, ainsi que celui des ressources langagières correspondantes dans les langues d'un couple (anglais et français). Cet objectif devrait s'articuler à une démonstration, qui serait l'occasion, sur un sujet précis, de proposer une description formalisée des langues de spécialité dans la perspective de leur apprentissage bilingue, accompagnée de la présentation d'un métalangage adapté. Il devrait aussi s'articuler à un projet pratique susceptible d'amener l'étudiant à se faire sa propre conception de l'organisation et du fonctionnement des langues de spécialité. Notre conception est centrée sur l'importance du rôle joué par les systèmes de catégorisation que représentent les systèmes notionnels, sur les liens entre langues de spécialité et connaissances, et aussi entre langues de spécialité et textes spécialisés.

Fondé sur une méthode relevant de l'analyse textuelle principale, un tel projet pourrait comporter trois grandes phases. La première aurait pour objet de dégager des textes la description de la langue qu'ils contiennent; elle impliquerait la maîtrise des techniques de recherche documentaire, la connaissance des sources documentaires et l'aptitude à juger de leur pertinence. Une phase de codage lui ferait suite, dont le rôle principal serait de faciliter l'accès à l'information recueillie en la structurant, de façon à pouvoir la réutiliser à des fins variées. L'exercice se terminerait par une phase de reconstruction, qui déboucherait sur l'élaboration, par exemple d'un lexique bilingue, d'un lexique de définitions, d'articles encyclopédiques, ou encore d'arbres représentant les systèmes notionnels. On pourrait aussi envisager la production d'un mini-précis terminologique, où une place serait faite à la correspondance et aux interférences entre l'anglais et le français, à la combinatoire et à la phraséologie.

Une telle exploration méthodique, bien encadrée, présente l'avantage d'amener l'étudiant à apprivoiser la complexité de ces systèmes que représentent les langues de spécialité et à s'équiper pour la maîtriser. •

Jacques Lethuillier est professeur de traduction à l'Université de Montréal.

France Cornélis et Stéphanie Derouet
Traductrices, B.A. (Traduction) 1992
Québec à Trois-Rivières

« La traduction exige beaucoup d'efforts et de rapidité, ce qui nous a demandé une certaine adaptation. Après nos études, nous nous sommes adressées à une quarantaine d'entreprises, mais en vain : la majorité d'entre elles exigeaient un minimum de cinq ans d'expérience. Toutefois, le marché de la traduction à la pige nous semblait florissant; nous avons donc décidé de créer notre propre cabinet. Nous traduisons dans plusieurs domaines. Au début, il faut l'avouer, nous nous sommes heurtées aux délais et à la matière; la documentation, en particulier, nous a causé des soucis. Le travail d'équipe est un facteur de motivation qui nous a grandement aidées. Nous envisageons d'acquérir de nouvelles connaissances dans des secteurs spécialisés pour élargir notre marché et nous perfectionner, du moins lorsque nos horaires, très chargés, nous le permettront. » •

France Cornélis et Stéphanie Derouet sont traductrices indépendantes.

Formation et perfectionnement dans les ordres professionnels du Québec

Critères d'admission

Pour devenir membre, en plus du diplôme exigé (le plus souvent, un diplôme de 1^{er} cycle dans la discipline), il faut avoir terminé un stage ou effectué un certain nombre d'années de pratique. Les candidats sont appelés comme suit:

- membres postulants — chez les administrateurs agréés
- stagiaires — au Barreau, chez les comptables agréés, les évaluateurs agréés, les ingénieurs et les urbanistes
- chimistes à l'entraînement — chez les chimistes
- candidats à l'exercice de la profession — chez les comptables généraux licenciés, les comptables en management accrédités, les inhalothérapeutes.

!Enseigner les nouvelles technologies adaptées à la terminologie : une nécessité

par Marie-Claude L'Homme

IL EST devenu banal de constater la place de l'informatique et des nouvelles technologies dans l'environnement des langagiers qui s'adonnent à des activités terminologiques. Aujourd'hui, terminologues et traducteurs ne peuvent plus attendre d'être sur le marché du travail pour faire leurs premières armes en informatique. En fait, dès leur sortie de l'université, les futurs praticiens doivent maîtriser plusieurs logiciels.

Les universités sont conscientes de ces réalités. Ainsi, les programmes de traduction de l'Université de Montréal (baccalauréat, majeur, certificat et maîtrise) comportent des cours traitant des outils informatiques adaptés aux activités langagières, notamment la terminologie. Ces cours - intitulés *Outils informatiques des langagiers*, *Outils informatiques en traduction*, *Traductique* et *Terminologie et ordinateur* - visent à fournir à l'étudiant les connaissances pratiques nécessaires à l'utilisation et à l'évaluation des nouvelles technologies. Bien entendu, les séminaires de deuxième cycle insistent davantage sur la recherche dans les divers secteurs de la terminologie.

Voici quelques-uns des thèmes pratiques abordés dans les cours et les objectifs d'apprentissage correspondants:

- ouvrages de référence sur support électronique: connaître et utiliser des dictionnaires (généraux et spécialisés), des encyclopédies et des banques de terminologie sur CD-ROM ou sur autre support;
- gestion de données lexicales et terminologiques : connaître et utiliser des outils adaptés à la gestion de termes, d'unités lexicales ou de phraséologismes; en comprendre les principes de base et gérer soi-même des données diverses;
- constitution de banques textuelles : apprendre à conserver et à gérer des documents électroniques divers pour utilisation ultérieure;

Marie-Claude L'Homme est professeure de traduction à l'Université de Montréal.

Politiques de formation continue

Plusieurs ordres professionnels ont adopté une politique de formation continue, à caractère incitatif et facultatif. On constate néanmoins que la majorité d'entre eux souhaitent rendre cette formule obligatoire. C'est notamment le cas des ordres suivants: arpenteurs-géomètres, Barreau, inhalothérapeutes, notaires, opticiens d'ordonnances, travailleurs sociaux.

Quelques autres ont adopté une politique de formation continue obligatoire. Toutefois, à deux exceptions près (les audioprothésistes, dont le code de déontologie mentionne cette obligation, et les chiropraticiens, qui risquent la perte de leur permis de radiologie), aucune sanction n'est prévue pour les membres qui dérogent à cette obligation. Il s'agit, en plus des deux ordres mentionnés, des ordres suivants : administrateurs agréés, agronomes, comptables agréés, comptables en management accrédités, infirmiers et infirmières auxiliaires.

Programmes de formation continue

Plusieurs ordres ont implanté des programmes de formation

- recherche en plein-texte : dépouiller des documents automatiquement ou interactivement afin d'y repérer ou d'en extraire l'information voulue;
- identification d'unités terminologiques: connaître et utiliser des logiciels d'extraction d'unités terminologiques; en comprendre les principes de base;
- recherche terminologique ponctuelle et systématique assistée par ordinateur: acquérir des méthodes de travail qui intègrent les nouvelles technologies;
- gestion des données terminologiques dans un environnement de traduction entièrement ou partiellement automatisé.

Du point de vue du formateur, l'enseignement des nouvelles technologies adaptées à la terminologie ne va pas sans difficulté, la mise à jour continue des contenus n'étant pas la moindre. Parmi celles-ci, notons la qualité des composantes matérielles, laquelle s'améliore constamment. En outre, la multiplication et la diversification des logiciels à vocation terminologique ou adaptables à certaines tâches terminologiques rendent la sélection ardue. De quelle façon doit-on aborder les nouvelles technologies, puisque la plupart d'entre elles se seront considérablement modifiées au moment où les futurs traducteurs et terminologues arriveront sur le marché du travail?

Les cours offerts mettent donc l'accent sur la connaissance et la compréhension des principes de base des techniques mises en œuvre pour effectuer un traitement de nature terminologique. Plutôt que de faire défiler une liste de produits, nous proposons un classement des applications (par exemple, l'extraction des données terminologiques) et une explication sommaire des méthodes existantes. Des cours magistraux et des expérimentations sur des logiciels commerciaux représentatifs permettent à l'étudiant de constater par lui-même les possibilités et les limites des outils informatiques.

Les cours font valoir l'intérêt que peut présenter l'utilisation de logiciels par rapport à un environnement de travail donné. Tous les logiciels ne conviennent pas à tous les environnements professionnels. En outre, un certain nombre d'entre eux sont encore imparfaits, même dans un environnement idéal, quoi qu'en disent les publicités. Il apparaît important de suggérer un éventail de possibilités dans le cadre d'un cours, mais il est primordial de souligner l'importance d'une évaluation des outils terminologiques avant d'en faire l'acquisition. •

continue basés sur trois ans, avec participation volontaire. Ces programmes exigent, annuellement, un minimum de 7 à 40 heures de formation:

- administrateurs agréés - 15 à 40 heures par an
- agronomes - 30 heures + 15 heures par an
- chiropraticiens - 12 heures par an
- comptables agréés - 100 heures réparties sur 3 ans
- comptables généraux licenciés - 60 heures réparties sur 3 ans
- comptables en management accrédités - 120 heures réparties sur 3 ans
- ingénieurs - plan d'action basé sur 20 mesures concrètes
- médecins vétérinaires - projet de 20 heures réparties sur 3 ans
- orthophonistes et audiologistes - projet-pilote de 3 ans
- techniciens en radiologie - 15 heures réparties sur 3 ans

Quelques ordres ont instauré un système de reconnaissance des activités de formation continue et délivrent des certificats aux membres participants ou leur attribuent des unités de crédit de formation. •



Training and Development for Professional Translators

In-service training and university training are two sides of the same coin. A seasoned practitioner and university teacher shares his thoughts on the subject.

by Brian Mossop

MOST EFFORTS to develop suitable methods for training translators have been directed at undergraduate students, but there is also a tradition of training and development for working translators. Over the past 17 years, I have prepared and directed courses in scientific translation, revision and translation theory for B.A. students. During the same time, I have led a variety of half-day and one-day training sessions for provincial and federal government translators and for members of the ATIO. Reflecting on these two kinds of training together can perhaps help bring the specific features of each into focus.

Two different types of training

Because the audience and circumstances of the two types of training are quite different, both the topics and the goals must differ. Training for students should not be modelled on the on-the-job training of salaried translators, with the instructor as a sort

Brian Mossop is a translator at the Translation Bureau, Public Works and Government Services Canada. He teaches at York University School of Translation, Toronto.

of reviser. More obviously perhaps, development activities for professionals should not be conceived as advanced versions of student training or quick refreshers.

Take scientific translation. I had been translating and revising scientific texts for five years when I started teaching undergraduate students. It took me quite some time to realize that because students in a three month course in specialized translation will typically be translating only about 300 words a week, my teaching should not be focussing on results (i.e. the quality of the translations) but rather on methods and on comprehension of issues.

I started to organize the course by topic: following a scientific argument, appropriate scientific style, the relative importance of various types of documentation and dictionaries. To allow the students to concentrate on their work, I now begin with easy popular science texts and distribute documentation rather than have students look for it. Ultimately, my plan is that each assignment will focus on a single topic, with the students submitting a narrative of how they solved selected translation problems. I will note but not grade errors unrelated to the topic, and give credit for the approach described in the narrative even if the translation is wrong.

Towards the Multifaceted Language Professional

Viewing translation and interpretation from a somewhat different perspective, a language practitioner suggests that students would do well to acquire multiple skills.

by Francis Evande

TRANSLATION and interpretation are simply different-looking manifestations of the same reality. They are conceptually similar but are clearly very different in practice, both in their form of delivery and in their mental approach. According to conventional wisdom, it is virtually impossible to practise both professions simultaneously, sometimes for conceptual reasons, and sometimes for practical ones. Although there may be some truth to this assertion, recent trends in the market are beginning to debunk this myth of incompatibility. Today, a good number of professionals in the Canadian market practise both professions with varying degrees of success. In the good old days (of plenty), the mere thought of practising both professions was considered heresy. However, today, with cost-cutting and restructuring left, right and centre, it may not be an entirely preposterous idea for some language professionals to combine, say, translation and

interpretation or translation and technical writing. While specialization has its appeal and obvious advantages, it is also a truism that versatility is a definite plus. For recent graduates and for students, two good ways of beating the odds are to be multilingual and to offer multiple skills.

Interchangeable skills

Translation skills are an asset to the interpreter; they help develop a better sense of accuracy. Conversely, interpreters must think fast on their feet and are required to do sight interpretation regularly. In a translation situation, these interpretation skills can be tapped into to help the translator produce a larger volume of work, especially if the texts are dictated and the word processing left to someone else. Another benefit of acquiring both sets of skills is that, if you have clients who require both services and you already provide one of them, you end up with a distinct advantage since you are familiar with their line of business.

While this suggestion is obviously fraught with difficulties, it nevertheless offers interesting possibilities to language professionals, because these days, it is not entirely safe to put all one's eggs in the same basket. For various reasons, there are few full-time translation jobs available and virtually none in interpretation. Without interchangeable skills, those who practise only one of these professions are often befuddled to discover that they cannot switch to the other as easily as an ambidextrous tennis player who can serve left-handed from the service court and turn around and serve right-handed from the deuce court. In the language business, things are a lot more complicated. It would therefore be in the interest of translation or interpretation students to consider taking courses in related fields during or after their current program. It would surely come in handy. •

Francis Evande, trad. a., int. a. is a translator-interpreter and managing partner of Communication le dernier mot.

Unlike students, working translators get plenty of practice, so training can focus on speed and on the quality of results. In the case of scientific translation, topics might include eliminating unnecessary research (to increase speed) and distinguishing rhetoric from scientific content (to avoid mistranslation).

Any program of training for working translators needs to distinguish introductory training from development. The former is aimed not just at new translators but also at experienced translators who are new to some field or problem of translation. Examples: basic notions of accounting, or how to use Windows to organize your files. Developmental workshops are quite different. They must aim to help translators get over the "bumps" they inevitably encounter, no matter how experienced they are. If these workshops are to be useful, they must deal with difficult questions, the answers to which will not be clear even to the workshop leader: what is the best and fastest way to interpret an obscure passage in a poorly written source text? what degree of re-writing/adaptation is justifiable for a given type of text? how can the time spent on research be reduced without sacrificing quality?

With working translators, especially more experienced ones, the actual topic of a workshop is often less important than the psychological goal. Participants should be able to discover either that they are in the same position as others (experiencing the same problems, taking roughly the same approach to difficulties) or, conversely, that they have acquired certain bad habits, have failed to consider certain types of solutions to problems, or are spending too much time on a particular translation procedure (e.g., over-revising themselves). A workshop is valuable even if the only

result is to relieve participants of a certain burden of anxiety: "Am I the only one having this problem?"

Some similarities, too

There are of course similarities in the training needs of students and working translators. In the case of scientific translation, for example, both can benefit from readings or lectures on general issues such as how scientific texts differ from technical and other types of text, and the degree of understanding of the source text required. As well, both workshops for translators and theory courses for students should aim to make explicit what had previously been merely implicit in the translator's or student's work. Becoming conscious of issues by formulating them will make it easier to see problems - a first step in solving them.

An opportunity to reflect on the translator's work

Finally, all training and development programs should at some point afford participants an opportunity to reflect on what it is they are doing as translators - the role they are playing or will play in society and in the workplace. Translators should not be word engineers or text technicians; rather, their work should be informed by reflection on issues: what social interests are my activities advancing? what effect is the use of language-processing software having on language quality? would it be better to write this text independently in the target language than to translate it? to what degree do my translations allow the voice of the original writer to come through and to what degree am I imposing my own voice? These are questions that need to be asked both inside and outside the university. •

Et la formation professionnelle?

Une petite anecdote, où d'aucuns se reconnaîtront peut-être, nous conduit au sujet central: la responsabilité professionnelle du traducteur à l'égard de son perfectionnement. En primeur, un aperçu des travaux d'un groupe de l'OTIAQ chargé de définir une politique de formation et de perfectionnement pour les membres.

par François Gauthier

L'AUTRE soir, au cours d'un souper avec des amis, l'un d'eux me lance: «Tu es traducteur, toi. Tu vas me dire ça. Dans mon métier - il est ouvrier spécialisé dans le domaine de la transformation du bois - , on utilise une machine qu'on appelle *dada*. Comment t'appellerais ça en français? ». Pris au dépourvu (je me suis souvenu plus tard de «scie à rainurer»; la BTQ donne aussi «scie à rainer»), j'ai dû avouer mon ignorance: «Je regrette, je ne m'en souviens pas. Je te donnerai une réponse la semaine prochaine.» La conversation s'engage sur une autre voie, mais je reste gêné de n'avoir pas pu répondre sur-le-champ. On a peut-être douté de ma compétence...

Dans nombre de milieux qui ne connaissent pas bien la traduction, on s'imagine souvent que les traducteurs, interprètes et terminologues sont des dictionnaires bilingues ambulants, des encyclopédies vivantes capables de fournir, gratuitement bien sûr, des traductions sur demande comme s'il suffisait d'appuyer sur un bouton, et ce, dans n'importe quel domaine.

Nous ne saurions jamais prétendre à l'omniscience comme le voudraient nos clients potentiels et le reste du monde. Il n'en reste pas moins qu'il nous faut constamment tendre vers cet idéal uto-

pique en profitant de tous les moyens mis à notre disposition pour améliorer nos connaissances.

Si les comptables à toutes les sauces (agréés, généraux, en management et autres) doivent chaque année se mettre au courant des dernières tortures fiscales que concoctent nos élus, si les médecins, les vétérinaires, les physiothérapeutes et les diététistes doivent apprendre constamment toutes les nouvelles techniques qui leur permettent d'offrir à leurs clients les meilleurs services disponibles, si tous les professionnels, quels qu'ils soient, doivent se tenir à jour, il paraît évident que ceux-là même qui sont appelés à communiquer en plusieurs langues les derniers raffinements des sciences et des technologies doivent aussi se perfectionner.

Nous interroger honnêtement sur nous-mêmes

Certes, pour traduire des textes, interpréter des conférences ou faire certaines recherches terminologiques, nous sommes appelés, presque chaque jour, à acquérir de nouvelles connaissances. Il faut cependant avouer qu'elles sont souvent partielles ou incomplètes et qu'elles ne touchent que la portion très restreinte de la spécialité dans laquelle nous travaillons. Posons-nous honnêtement la question: est-ce toujours suffisant? Au fil des ans, les plus chevronnés de nos professionnels ont certainement acquis un bagage de con-



naissances imposant. Connaissances techniques bien sûr, mais aussi connaissances linguistiques et trucs du métier qui ne viennent qu'avec l'expérience et au contact de réviseurs compétents. Qu'en est-il de ceux qui débutent? Ne pourrait-on pas accélérer pour eux le processus de perfectionnement?

Selon le président de l'Office des professions du Québec, la formation continue fait partie des devoirs de tous les professionnels. L'OTIAQ offre depuis toujours des séances de formation et de perfectionnement dont l'organisation dépend de la bonne volonté de quelques très dévoués bénévoles-à-tout-faire qui cherchent des présentateurs, trouvent des locaux, accueillent les participants et, souvent, animent les présentations. Les taux de participation sont plutôt faibles par rapport au nombre de membres de l'Ordre, et on ne peut se vanter que le perfectionnement soit le principal souci de la majorité de nos professionnels.

Un instrument d'amélioration continue

C'est donc en étant tout à fait conscient qu'il fallait à l'OTIAQ un instrument d'amélioration continue que le Bureau créait, à l'automne de 1994, un groupe de travail *ad hoc* chargé de concevoir une politique et un programme de formation et de perfectionnement destinés aux membres et aux candidats à l'agrément.

Voici, en primeur, ce qui sera sans doute la phrase clé de la politique de formation et de perfectionnement que l'OTIAQ entend rendre publique à l'été de 1996.

«Dans le respect de l'esprit du *Code de déontologie* de l'Ordre et du *Code des professions*, et compte tenu de la nature de leurs activités, les membres de l'OTIAQ ont l'obligation morale et professionnelle de se perfectionner sans cesse afin d'assurer à leur

Les UP en bref

Voici certaines des activités qui donneront droit à des unités de perfectionnement (UP) selon un barème encore à déterminer :

- les cours de niveau universitaire liés à l'exercice d'une profession de l'Ordre
- les cours de formation complémentaire liés à l'exercice
- les cours offerts par l'Ordre
- les congrès, colloques, etc., à caractère professionnel ou scientifique
- les cours offerts par d'autres ordres professionnels
- la préparation de conférences, de présentations ou de cours
- la révision de textes à titre de membre de la Banque de réviseurs
- la révision de textes dans le cadre du programme de parrainage
- la rédaction d'articles spécialisés
- la supervision de stages dans l'une ou l'autre des professions de l'Ordre.

clientèle une prestation toujours meilleure et conforme aux attentes que suscite l'évolution de leur profession, des sciences et des techniques. »

En plus d'affirmer l'obligation morale des professionnels de l'OTIAQ à l'égard du perfectionnement, cette politique définit trois types de perfectionnement :

«Le perfectionnement linguistique touche la connaissance des langues de départ et d'arrivée. Il vise à améliorer la compréhension des langues de départ et à peaufiner les connaissances grammaticales, stylistiques et autres de la langue d'arrivée.

«Le perfectionnement spécialisé permet aux membres d'approfondir leurs connaissances d'une discipline scientifique, technique ou spécialisée et plus particulièrement de la terminologie et de la phraséologie qui lui sont propres.

«Le perfectionnement professionnel touche la prestation des services offerts par les membres de l'Ordre: le *Code de déontologie*, les règlements de l'Ordre, les règles à respecter, les outils informatiques et de télécommunication, et tout ce qui a trait aux relations avec la clientèle. »

Une innovation: les UP

La politique de formation et de perfectionnement prévoit aussi une mesure incitative: les unités de perfectionnement (UP). Ces unités seront accordées aux membres de l'Ordre qui participeront à des activités de perfectionnement ou de formation reconnues comme étant pertinentes. Les UP pourraient donner droit à des rabais pour assister à d'autres activités; elles pourraient peut-être aussi faire l'objet de concours. Pour le moment, il est encore permis de rêver aux diverses façons de les utiliser pour stimuler la participation. Les UP seront aussi prises en considération par le Comité d'inspection professionnelle au moment des inspections. La

Danielle Langelier
Université de Montréal, M.A.
(Traduction) 1994

«L'encre sur mon diplôme

est à peine séchée, il n'y a pas encore un an que j'ai

commencé à travailler, et pourtant, les ensei-

gnements de mes doctes professeurs me semblent déjà bien lointains... loin dans le temps... et loin de mes préoccupations professionnelles quotidiennes. En effet, ces thèmes et versions d'œuvres choisies, ces révisions de textes impeccablement rédigés et ces profondes réflexions terminologiques ne me sont d'aucun secours pour résoudre les problèmes auxquels je suis constamment confrontée au bureau! Et pourtant... Suis-je embourbée dans la révision d'une phrase dont la construction m'apparaît boiteuse? J'entends immédiatement ma prof de version qui n'avait de cesse de nous répéter: «Lorsqu'un mot ou un tour vous cause un problème, ne vous entêtez pas, utili-

sez-en un autre. La langue est assez riche pour ça!» Un terme me semble-t-il impropre bien qu'il figure au dictionnaire, ou au contraire, convient-il parfaitement au contexte mais est absent des ouvrages de référence? Il me revient alors spontanément à l'esprit cette phrase de mon professeur de révision: «Sachez vous servir de votre jugement linguistique!» J'éprouve de la difficulté à comprendre un terme? «C'est sûrement que vous n'arrivez pas à vous faire une image mentale exacte de la notion! », m'aurait chuchoté mon prof de terminologie.

«Lointains et éloignés de mes préoccupations les enseignements des profs? Euh... Je pense plutôt que je commence à peine à les comprendre... » •



Danielle Langelier, adhérente, est traductrice à Nortel.

liste des activités donnant droit à des UP est plutôt longue et reste ouverte (voir l'encadré). Elle comprend des cours universitaires, bien sûr, mais aussi diverses autres activités de l'Ordre, les premiers donnant évidemment droit à plus d'UP que les secondes. Le barème sera arrêté à l'automne de 1995 et s'appliquera à compter de septembre 1996.

Aider les candidats à l'agrément

La formation universitaire est indispensable pour qui veut exercer sérieusement l'une des professions de l'OTIAQ. Toutefois, la majorité des finissants ne sauraient voler de leurs propres ailes au sortir de l'université. Les résultats de l'examen d'agrément montrent bien qu'il y a péril en la demeure: 21 % seulement des candidats ont été reçus au dernier examen. Il faut donc aider la relève et faire augmenter de beaucoup ce pourcentage, sinon le marché sera inondé de jeunes traducteurs diplômés mais non agréés qui, pour survivre, seront contraints de couper les prix et de livrer souvent, faute d'encadrement, des travaux inférieurs aux attentes des clients. Si nous voulons protéger le public, comme le veut notre mandat, il y a lieu de prendre les choses en main.

Avant d'essayer l'examen d'agrément, certains candidats se présentent jusqu'à sept fois au programme de parrainage de l'OTIAQ. Ils confondent ce programme avec une session de formation, alors qu'il ne s'agit que d'une mise en situation destinée à

faire vivre aux candidats une simulation d'examen pour qu'ils identifient leurs faiblesses. Le besoin est immense. Il l'est d'autant plus que la plupart des grandes entreprises, des grands services gouvernementaux et des grands cabinets de traduction accueillent de moins en moins de stagiaires.

L'OTIAQ a donc décidé d'agir. Dès septembre 1995, certaines activités de formation seront spécifiquement destinées aux candidats à l'agrément. Et ce n'est qu'un début. L'Ordre entend offrir, à compter de septembre 1996, tout un programme d'activités qui, espérons-le, permettront à un plus grand nombre de candidats à l'agrément de réussir l'examen tant redouté. La Banque des réviseurs - depuis si longtemps annoncée et qui, enfin, devrait voir le jour - sera un autre moyen d'aider les candidats à l'agrément et les nouveaux membres à parfaire leur savoir.

L'Ordre compte recourir surtout à ses traducteurs, interprètes et terminologues les plus chevronnés pour assurer le perfectionnement de ses membres et donner un nouvel espoir de réussite aux candidats à l'agrément. En fait, il faut que le perfectionnement professionnel en vienne à constituer l'un des principaux avantages de l'appartenance à l'OTIAQ. Notre Ordre doit devenir le véhicule principal de l'amélioration continue des traducteurs, terminologues et interprètes du Québec. C'est d'ailleurs notamment par le perfectionnement de ses membres qu'il assurera sa renommée et sa prospérité. •

Associations et autres regroupements

Fédération internationale des traducteurs (FIT) - Comité pour la formation et la qualification des traducteurs

Ce comité a pour but de centraliser et de diffuser les informations sur la formation, qu'il recueille au moyen d'enquêtes auprès des écoles supérieures de traduction et d'interprétation. Il répond en particulier aux demandes qui lui sont faites en vue de l'instauration de nouveaux programmes. Ses récents travaux ont porté sur les stages ainsi que sur la formation des traducteurs et interprètes œuvrant auprès des tribunaux.

Président: Gustave Cammaert (Bruxelles)

Conférence internationale des instituts universitaires de formation de traducteurs et d'interprètes (cruTI!)

Voir Rencontre crUTI 95.

Association canadienne de traductologie (ACT)

Société savante fondée en 1987, l'ACT regroupe les chercheurs et autres personnes qui se consacrent à l'étude ou à l'enseignement de la traduction et autres disciplines apparentées. Ses objectifs : promouvoir la recherche dans les domaines de la traduction, de la terminologie et de l'interprétation; favoriser les discussions et les échanges sur l'enseignement et la pédagogie de ces disciplines; assurer la diffusion des connaissances par la publication d'études et de travaux de recherche et par la tenue de réunions savantes. *TTR* (Traduction, Terminologie, Rédaction), sous la direction de Jean-Marc Gouanvic (Université Concordia), est la revue officielle de l'ACT. Elle réunit les contributions de chercheurs nationaux et internationaux. Deux numéros, généralement thématiques, paraissent par année. Le prochain numéro portera sur les dictionnaires de langue et les technolèctes.

Présidente: Agnès Whitfield (Glendon College)

Rencontre CIUTI 95

Membre canadien de la Conférence internationale des instituts universitaires de formation de traducteurs et d'interprètes (CIUTI), le Département de linguistique et de traduction de l'Université de Montréal organisait cette année la rencontre annuelle des 20 instituts membres, qui s'est tenue du 17 au 19 mai.

Traditionnellement, la CIUTI invite les représentants des organismes officiels et professionnels à participer à une partie de ses assises où ils peuvent exposer devant ses membres souhaits, recommandations et préoccupations relatifs à la formation des futurs traducteurs et interprètes et faire part de leurs attentes, de leurs vues et de leurs objectifs. Cette année, l'assemblée générale de la CIUTI a eu le grand plaisir de recevoir et d'entendre le président de la FIT, Jean-François Joly, la présidente du CTIC, Diane Blais-Ialenti, et le représentant de l'OTIAQ, François Gauthier. Le responsable du Bureau de la traduction, Malcolm Williams, représentait le gouvernement canadien.

La formation des formateurs a particulièrement retenu l'attention de l'assemblée, qui a constitué une commission permanente pour étudier la question. Parmi les points traités d'intérêt nord-américain, à noter: l'interprétation communautaire, les échanges d'étudiants, la circulation de la documentation et la recherche. La prochaine réunion est prévue à Vienne, en mai 1996.

Pour en savoir davantage sur la CIUTI, on peut adresser toute demande au Secrétariat général de la CIUTI, *c/o* ISTI, rue Joseph Hazard 34, B-u80 Bruxelles; tél. : 322/770 62 87; téléc. : 322/346 21 34. •

Jean-Claude Gémard, trad. a.



Association canadienne des écoles de traduction (ACET)

Regroupement d'écoles, d'unités universitaires et d'autres établissements offrant des programmes de traduction, l'ACET a pour objet de coordonner les actions de ses membres en vue d'assurer aux traducteurs professionnels la meilleure formation possible. Ses principaux buts : harmoniser autant que possible les programmes d'étude et les examens; permettre des échanges de documentation sur les problèmes que pose la formation dans le domaine de l'enseignement et de la recherche; faciliter les échanges de professeurs. En 1993, conjointement avec l'Association des traducteurs et interprètes de l'Ontario (ATIO), l'ACET a tenu un colloque sur la formation dans les professions langagières et le marché du travail.

Président : Paul St-Pierre (Université de Montréal)

Association canadienne des professeurs de rédaction technique et scientifique (ACPRTS)

L'ACPRTS est une association dont les membres enseignent la rédaction professionnelle (rédaction technique, scientifique, spécialisée), principalement dans les collèges et les universités. Elle publie la revue *Technostyle*. En juillet 1995, dans le cadre de son congrès annuel, *Technical Communication in Cross-Cultural Contexts*, elle a tenu, conjointement avec l'ACT, un atelier d'une journée consacré à la rédaction et la traduction spécialisées.

Présidente: Janet Giltrow (Simon Fraser University)

La formation professionnelle au Bureau de la traduction (TPSG Canada)

Par l'intermédiaire de son service de la formation professionnelle, la Direction de la formation et de l'évaluation du Bureau de la traduction offre une gamme d'activités assez étendue à ses langagiers, ainsi qu'aux personnes intéressées de l'extérieur. Ces activités prennent la forme d'ateliers thématiques, de stages ou de séances-conseils touchant divers aspects : traduction, révision, contrôle de la qualité, rédaction, terminologie, gestion de la charge de travail, service à la clientèle, formation des débutants, etc.

Pour en savoir plus sur la pédagogie de la traduction

Deux revues universitaires canadiennes ont consacré un numéro thématique à ce sujet:

TTR (revue de l'ACT) : La pédagogie de la traduction: questions actuelles, sous la direction de Jane Koustas (Université Brock), vol. v, n0 1, 1^{er} semestre 1992.

Meta (Université de Montréal) : L'enseignement de la traduction au Canada, sous la direction de Robert Larose (Université de Montréal), vol. 33, n0 2, juin 1988. •

Sur le vif

Chronique dirigée par Nada Kerpan

Externaliser mais ne pas mourir

C'est une première au CN et peut-être une première pour un groupe de seNices linguistiques: un seNice interne qui offre ses seNices à son ex-employeur et gagne l'appel d'offres. L'externalisation a réussi pour un groupe de traducteurs et de terminologues du CN. L'externalisation est maintenant chose courante. Comment ne pas perdre son emploi? En faisant front et en reformant un groupe avec ses anciens collègues.

par Solange Lapierre

COMMUNICATIONS Transcript, société issue des Services linguistiques du CN, a vu le jour en août. Quel sera son avenir? il s'annonce fort bon si l'on en croit la directrice générale, Andrée Bachand, pour qui l'aventure ne fait que commencer. «Pour la rentabilité, on s'en reparlera dans un an. Mais ça s'annonce bien.»

Une enveloppe grise le 4 avril : sortie le 30 juin

Le 4 avril : les enveloppes grises et le représentant du personnel vous attendent. On vous annonce l'externalisation des Services linguistiques. L'appel d'offres aux cabinets de traduction se fait dans le mois

qui vient. L'aventure CN se termine le 30 juin. Que faire?

Le choc est grand, mais l'urgence de la situation mobilise l'énergie de certains. Au lieu de baisser les bras, ils se concentrent sur l'action à entreprendre, et puisqu'il était question d'externalisation, ils se mettent immédiatement sur les rangs des entreprises sollicitées pour l'appel d'offres.

«L'esprit du cheminot»

«L'esprit du cheminot» a joué en leur faveur. C'est-à-dire que, dans une entreprise de cette taille, avec ce passé et cet esprit de corps, les employés acquièrent, au fil des ans, l'esprit de la maison et la connaissance de la foule de sous-domaines qui forment le secteur si particulier du ferroviaire.

Il leur a fallu franchir les étapes de la «mise en affaires» à la course. D'abord, se faire conseiller puisque personne n'avait ce genre d'expérience. Puis se constituer en compagnie et prendre toutes les décisions en conséquence.

Comment remporter l'appel d'offres?

Il y a au CN des millions de mots à traduire par an. Comment une entreprise nouvelle-née a pu remporter l'appel d'offres devant des concurrents en affaires depuis plusieurs années?

«A la séance d'information nous avons rencontré nos concurrents. Des grosses boîtes, et de plus petites, des gens que nous connaissions et avec qui nous avions échangé des trucs du métier, de la documentation, des conseils, etc. Mais là, tout

avait changé. Nous faisons tous face à une occasion d'affaires. Et c'était notre affaire.

Comment avons-nous réussi? Nous connaissons bien le fonctionnement des entreprises de traduction, le marché linguistique, et bien sûr, la clientèle CN. Nous avons fait valoir nos forces dans une offre de service impeccable. »

«Nous avons reçu des louanges de la Direction du CN pour la qualité de nos services. Il est très clair que ce n'est pas la raison de notre départ. L'externalisation touche de nombreux services de services au CN. C'est une décision d'affaires et nous faisons partie des services désignés. Nous avons servi de modèle à d'autres services linguistiques d'entreprise. Des membres de l'ACGL, l'OTIAQ, l'ATIO ont fait chez nous des visites guidées. Donc, la qualité des services n'entraîne pas en ligne de compte dans la décision de l'externalisation.» Mais cela compte dans le fait que le groupe a gagné l'appel d'offres. Un groupe qui connaît son domaine à fond, qui s'est réorganisé au fil des ans de manière efficace. «Dans pareil cas, il faut réagir et se grouper. Changer rapidement d'optique, avoir une vision claire de l'entreprise qu'on veut construire, se concentrer sur chaque étape du projet, chercher à être le plus efficace possible. Miser sur les forces de chaque membre du groupe, ça marche très bien. Tout est communiqué à tout le monde parce que c'est l'entreprise de tout le monde. L'esprit est excellent. »

Bell Canada et Secrétariat d'État

C'est la mode, l'externalisation. À Bell Canada, le service de traduction et de terminologie va graduellement être limité à un noyau d'ici deux ans. C'est la solution intermédiaire où l'on garde à l'interne le contrôle de la qualité et la gestion des contrats. La décision étant toute récente, il faudra voir quels en sont les impacts dans l'entreprise et sur le marché de la traduction, Bell Canada étant un gros consommateur de traduction et de terminologie.

Au Secrétariat d'État, les choses vont aussi changer. D'une centralisation des services de traduction et de terminologie qui avait fait ses preuves depuis une vingtaine d'années, on revient à davantage d'autonomie de la part des ministères. En vue de les rendre responsables de leurs budgets et de réduire les dépenses fédérales dans leur ensemble, vu la situation économique à l'échelle du pays. Là aussi, les décisions sont attendues pour l'automne. On en reparlera. •



Melbourne

Spécial Australie

L'Australie est un pays de traduction. Il est aussi le continent qui prépare le prochain rendez-vous mondial de notre profession. Revenue conquise des antipodes, la vice-présidente de la

Fédération internationale des traducteurs, Linda Sivesind, de Norvège, a écrit aux langagiers, et voici quelques passages de sa missive. Et pourquoi, du même coup, ne pas faire connaissance avec le président de ce XIV^e Congrès mondial de la FIT?

Échos des terres australes et d'horizons nouveaux

OSLO (Norvège) - La légendaire cordialité et hospitalité des Australiens n'a, croyez-moi, rien de surfait. Mon hôte, M. Adolfo Gentile, président du Comité organisateur du Congrès et vice-président de la FIT, sa famille et Melbourne furent incomparables. La ville, vaste et tentaculaire, est un amalgame d'une infinité de groupes ethniques, dont la plupart sont représentés au sein de l'AUSIT et ALiTrA, les deux organisations australiennes de traducteurs et d'interprètes.

Autant l'avouer! Mon mot d'aujourd'hui cherche à vous attirer - vous, votre famille, vos collègues, vos amis - à cette manifestation d'envergure, dans cette contrée lointaine, vers une culture inédite. Vous y vivrez des vacances hors du commun et y lierez de nouvelles amitiés.

Au fait, ce fut un choc que d'atterrir à Melbourne à +25 °C quand, à Oslo, il faisait -10 °C. Le thermomètre est monté jusqu'à 33 °C, mais en moins d'une heure, nous étions à Bell's Beach, la plage de surf la plus méridionale du monde. Melbourne a, dans une seule journée, des températures qui conviendront à chacun de nous. Temps doux, chaud, frais..., «fraîcheur», toute relative. Inutile toutefois de s'inquiéter: les locaux sont, en général, climatisés.

Ces horizons nouveaux ont aussi d'autres particularités car le ciel des antipodes

offre des constellations bien différentes de celles de notre zone nordique. Oui, bien des nouveautés! Même l'eau du robinet s'écoule autrement dans le lavabo: dans le sens inverse des aiguilles d'une montre! Et l'Australien dit alors *anti-clockwise* et non *counter-clockwise*.

À la réserve zoologique de Healesville, non loin de Melbourne, j'ai pu réaliser un de mes vieux rêves: nourrir des koalas et des kangourous, des wallabies et des wombats. Et ainsi la biodiversité prenait un tout un autre sens pour moi... Des perroquets qui rutilaient au-dessus de nos têtes. Des fruits, légumes et Beurs qui étaient au très petit matin, dans les halles et au marché, leur magie exotique. J'ai encore vive à l'esprit cette plante du Queensland, étrange et fascinante, que nos antipodiens nomment *ginger beehive*.

À vrai dire, ce sont les Australiens eux-mêmes qui m'ont le plus fascinée. Toujours et partout, hospitalité, courtoisie, obligeance - même de la part de purs inconnus. Par exemple, ce chauffeur de bus de l'aéroport qui m'a fait voir Sydney avant de me déposer à l'hôtel. Traducteurs et interprètes, on en conviendra, sont une race spéciale, où qu'ils se trouvent. Travailleurs solitaires, ils adorent le contact avec leurs homologues. Que ce soit à Melbourne ou à Sydney, j'ai été frappée par cette affinité et fraternité que l'on ressent spontanément en leur présence. À Mel-

bourne, ils ont été nombreux à sacrifier un samedi très estival pour organiser, à mon intention, un sympathique barbecue sur les rives de la Yarra. Et à Sydney, je ne m'étais pas encore inscrite à l'hôtel que déjà on m'emmenait déjeuner à une char-

mante terrasse de musée, avec vue sur l'Opéra et, après des heures d'échanges typiques «à la traducteur», voilà que l'on me fait faire un tour de ville en bonne et due forme. De toute évidence, un très grand nombre de membres de l'AUSIT et de

l'ALiTrA pensent Congrès. Et nombreux sont ceux qui prêtent leur concours à l'organisation même de l'événement : têtes et cœurs s'y emploient. •

Linda Sivesind
Vice-présidente, FIT

Au service de la traduction

DEPUIS 1993 surtout, le pr Adolfo Gentile ne cesse d'arpenter la planète. De l'Australie, son pays d'adoption depuis quelques décennies, il part et repart pour les besoins de la Fédération internationale de traducteurs, à titre non seulement de vice-président de la Fédération, mais aussi de président du XIV^e Congrès mondial de la traduction qui aura lieu, chez lui, en février prochain.

Début juin, Circuit l'a rencontré à Montréal. Il venait de Toronto, du colloque international sur l'interprétation communautaire, qu'on dénomme de plus en plus «traduction sociale». De passage à Montréal pour les affaires FIT à discuter avec le président, Jean-François Joly, il était en partance pour le Danemark, à destination du colloque international sur la formation en traduction et interprétation. Puis, fin juin, c'était Strasbourg, la table ronde FIT sur la communication audiovisuelle et les transferts linguistiques, et une réunion du Bureau de la FIT.

Trilingue (anglais, italien et français), ce directeur de la School of Languages, Interpreting and Translating de la Faculté des arts de l'Université Deakin, de Victoria (Australie) gère, enseigne et est même traducteur technique et médical. Le département qu'il dirige enseigne moult langues - le mandarin, l'hébreu, l'indonésien, l'arabe, le grec, etc., non pas en fonction de l'interprétation ou de la traduction, mais comme un élément de la licence, le *major*. L'interprétation y est reconnue par plusieurs diplômes: une licence (3 ans), un *graduate diploma* (1 an de plus) ou encore une maîtrise (1 an en sus). Il en est de même pour la traduction qui compte, en plus, un doctorat en recherche, d'une scolarité de deux ans.

L'anglais, bel et bien langue officielle de l'Australie, traite cependant avec 84 langues ou dialectes - cantonnais, macédonien, vietnamien, turc, par exemple. L'espagnol se classe 1^{er} dans l'ordre d'importance, et le français... 28^e, selon le sondage que l'École réalise pour ses besoins pédagogiques. Par ailleurs, l'AUSIT ou l'Australian Institute of Interpreters and Translators, qui réunit 750 membres,

affiche 38 combinaisons de langue (notre CTIC en a 43). Par exemple, on traduit ou on interprète des langues autochtones, non écrites, comme le hmong, une langue parlée par des réfugiés du nord du Cambodge, ou l'aranda, un groupe de langues de la région centrale de l'Australie.

Dans ces terres australes, nos collègues sont, en général, travailleurs autonomes, de préciser le pr Gentile. Très peu sont au service d'entreprises et certains travaillent dans des ministères, mais là aussi la privatisation ou le *corporatizing* fait œuvre centrifuge.

La spécialisation existe à peine, faute de travail suffisant, mais les domaines commercial et juridique sont les plus cou-

Interprètes sociaux

Les interprètes sociaux membres d'AUSIT-Melbourne se sont mis en grève pour obtenir des conditions de travail et de rémunération plus équitables. (FIT FLASH, avril 1995)

rants. La terminologie, elle, est inconnue sous la forme dont on la pratique ou on l'enseigne ici; l'Université organise parfois des réunions de traducteurs - turcs, par exemple - pour l'établissement de vocabulaires, et il se publie des lexiques que l'Administration diffuse à travers les États du pays.

Planétaire et indispensable, la traduction l'est en effet. •

Nada Kerpan, term. a, trad. a.

ÉCHAPPÉES SUR LE FUTUR

- **26-28 octobre 1995, Austin (Texas)** - 15th Annual Conference of the American Literary Translators Association. Theme: Crossing Borders Translators as Oudaw. Information: Marion Swanz, 1207 Bickler Road, Austin, TX 78704. Telephone and fax: (512) 442-5100.
- **3 novembre 1995, Montréal (Québec)** - Congrès annuel de l'Ordre des traducteurs et interprètes agréés du Québec. Thème: Du culte de la performance à la connaissance de soi.../ From obsession with performance to knowledge of oneself... Renseignements: OTIAQ, 2021, rue Union, bureau 1108, Montréal (Québec) H3A 2S9. Téléphone: (514) 845-4411 ou 1 800 265-4815; télécopie: (514) 845-9903.
- **8-12 novembre 1995, Nashville (Tennessee, É.-U.)** - Annual Conference of the American Translators Association (ATA). Information: The American Translators Association, 1735 Jefferson Davis Highway, Suite 903, Alexandria, VA 22202-3413, USA. Telephone: (703) 412-1500; fax: (703) 412-1501.
- **12-16 février 1996, Melbourne (Australie)** - XIV^e Congrès mondial de la Fédération internationale des traducteurs (FIT). Congrès statutaire: 9-11 février; congrès ouvert: 12-16 février.

Thème: La traduction: horizons nouveaux / Translation: New Horizons. Ateliers: traduction littéraire; traduction scientifique et technique; interprétation; traduction des langues de faible diffusion; statut du traducteur; études de traduction; théorie; méthodologie; histoire. Renseignements: Congress Management, Fauth Royale & Associates Pty Ltd., 15 Cooper Street, Surty Hills NSW 2010, Australia. Téléphone: (61) 2 211 6711; télécopie: (61) 2211 6608.

• **4-9 août 1996, Jyväskylä (Finlande)** - 19th World Congress of the International Association of Applied Linguistics (AILA). Information: Prof. Kari Sajavaara, Department of English, University of Jyväskylä, SF-40100, Jyväskylä, Finland.

• **30 octobre - 3 novembre 1996, Colorado Springs (Colorado, É.-U.)** - Annual Conference of the American Translators Association (ATA). Information: The American Translators Association, 1735 Jefferson Davis Highway, Suite 903, Alexandria, VA 22202-3413, USA. Telephone: (703) 412-1500; fax: (703) 412-1500.

• **Septembre 1997, Montebello (Québec)** - 4^e Congrès du Conseil des traducteurs et interprètes du Canada. •

NOTES ET CONTRENOTES

Tu fais l'avion ar terre

Si, au hasard d'une promenade dans un marché d'Abidjan, quelqu'un vous demande: «Eh! Pourquoi tu fais l'avion par terre?, ne soyez pas en reste. Ralentissez! Vous allez trop vite au goût de votre interlocuteur. C'est ce que nous apprend le dictionnaire français-africain *Tu fais l'avion par terre*, que l'on doit à la plume du rédacteur en chef de l'*Hebdomadaire du jeudi*, Pascal Krop. Cet ouvrage truculent nous confirme que, loin de constituer des entraves à la compréhension, les régionalismes contribuent à l'enrichissement d'une langue. Il nous rappelle également que l'humour est le ferment de la création lexicale. Ainsi au Zaïre, «coopérer» signifie «corrompre» et, au Sénégal, on appelle «têtes de nègres» des chaussures noires à bouts ronds. Quiconque se propose de séjourner en Mrique sans «être derrière comme les fesses» (pas informé) face aux particularités de la langue locale ferait peut-être bien de se procurer cet ouvrage.

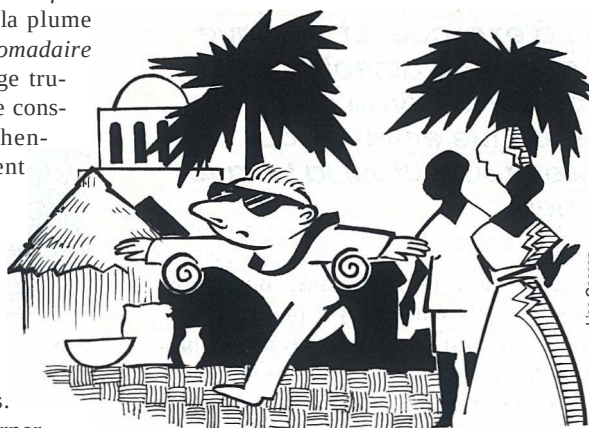
LES «eurosceptiques» seront confondus

Le vent de rapprochement qui marque actuellement l'émergence de l'Union européenne ne fait pas que des heureux... Surtout au Royaume-Uni, où l'insularité a de tout temps suscité un isolationnisme de bon aloi, notamment lorsqu'il fallait délier les cordons de sa bourse. La volonté du premier ministre John Major d'augmenter la contribution britannique au budget de l'Union a provoqué l'apparition chez les Tories de Grande-Bretagne d'une nouvelle classe des tenants de cet isolement: les «eurosceptiques». M. Major a réussi en juillet à ramener les récalcitrants dans le giron de son parti, mais le néologisme a de quoi amuser.

Marianne à Hollywood: *I you can't beat them...*

Les États-Unis constituent le château fort de l'industrie mondiale du cinéma. Sans être totalement imperméable aux productions de l'étranger (l'Amérique ne fait-elle pas des *remakes* de films français?), ce pays demeure un marché relativement axé sur sa production locale. Cela a amené de nombreux créateurs et techniciens du film français à émigrer à Hollywood pour y gagner leur croûte. Ces artisans se sont

réunis il y a quelques mois pour former un regroupement des Français du milieu du cinéma exilés sous les palmiers californiens. Il est ironique que cette diaspora soit dirigée par le cinéaste Jean-Jacques Annaud, lui qui déclarait il y a quelque deux ans que la langue de Molière était un idiome folklorique appelé à disparaître.



Le New Hampshire officiellement anglais?

Le New Hampshire a adopté récemment, conformément à une décision de son gouverneur Stephen Merrill, un projet de loi visant à faire de l'anglais la langue officielle de l'État. Ironiquement, le gouverneur a publié un communiqué en anglais et en français pour expliquer ce geste. Il lui a toutefois été difficile de trouver parmi les Franco-Américains quelqu'un pour le traduire. On a fait une demande dans ce sens à l'Association canado-américaine, société de secours mutuel de Manchester (New Hampshire) engagée dans la promotion de la culture française. Selon Paul Paré, son directeur, tout le monde a refusé, trouvant absurde qu'on annonce en français la décision de faire de l'anglais la langue officielle. On a finalement trouvé quelqu'un pour traduire les propos de M. Menill, pour qui «une langue commune permet à tous les citoyens de participer pleinement et également à la démocratie, de partager et de débattre des points de vue, et d'éliminer des sentiments d'incompréhension, d'isolement et de méfiance». Comme quoi l'ignorance peut parfois être rassurante...

Bon sens et sens commun : à ne pas confondre

La récente campagne électorale ontarienne est venue nous rappeler que la con-traverse naît parfois d'une erreur de tra-

duction. Dans un article paru dans *Le Devoir* du 20 juin dernier, M. Andrew Savage nous expliquait que le slogan du parti victorieux, *Common sense revolution*, avait été traduit par «Révolution du bon sens». Les deux langues sont pourtant d'accord sur la nuance à apporter à ces deux notions. En effet, en français comme en anglais, l'expression «sens commun» (*common sense*) réfère à un ensemble d'opinions tolérées, voire acceptées et qui, sans être nécessairement déraisonnables, correspondent souvent aux idées reçues et aux préjugés. Le bon sens (que l'anglais appelle aussi *good sense*) est caractérisé quant à lui par la mesure, la prudence et la modération; on l'associe à la raison et à l'état pur et on l'invoque, entre autres, pour trancher les questions qui semblent insolubles. Cette confusion entre les deux expressions risque d'avoir des conséquences fâcheuses car elle a pu faire qu'on prenne pour du gros bon sens l'idée de rendre le travail obligatoire pour les prestataires de la sécurité du revenu alors que cette opinion tient davantage du sens commun des possédants...

La crise du papier, une menace pour la traduction?

Publishers Clearing House, cette agence de promotion américaine qui avait l'habitude de vous proposer des «sweepstakes» comme moyen de solliciter des abonnements aux magazines *Sélection du Reader's Digest*, *L'Actualité* et *Châtelaine*, a décidé de ne plus communiquer avec les Québécois en français. L'agence invoque l'augmentation des coûts de l'impression, du papier et de l'affranchissement pour justifier sa décision. On a songé à distribuer du matériel publicitaire en anglais pour faire la promotion des revues rédigées en français, mais comme cette façon de faire contrevient à la *Charte québécoise de la langue française*, il semble que les clients de l'agence aient renoncé à ses services. On pense généralement que la traduction française occupe plus de place que le texte anglais, donc plus de papier. Que faut-il alors penser de la viabilité du marché francophone (et partant, de notre profession) si on est prêt à en faire le sacrifice au nom d'une économie de papier? •

Richard Grenier

Hanse, pour comprendre, s'appropriier et créer

Le Hanse, cet immense ouvrage, est maintenant dirigé par Daniel Blanpain, professeur à l'Université de Liège. Digne successeur, Daniel Blanpain aime à expliquer et explique très bien. A vous donner envie d'aller vous asseoir sur les bancs de la faculté de Liège ou de lire le Hanse de la première à la dernière page. Une longue entrevue qui éclaire sur la philosophie de Hanse et surtout sur la langue, ce matériau chéri des francophones.

Circuit : «L'usage est infiniment plus instable que ne le prétendent les grammaires traditionnelles et les puristes, déclarait Hanse. Et c'est très bien ainsi.» Pourquoi est-ce mieux qu'une langue soit variable plutôt que fixée?

Daniel Blanpain : C'est la philosophie de base de Hanse. Si nous parlons de la norme, la langue n'est pas vécue de la même façon en Belgique, en France et au Québec. La différence fondamentale, ici, c'est le fondement légal, qui date de 1977. En Belgique, ce n'est pas le cas. Au Québec, quand vous travaillez sur la langue, vous vous référez à un texte de loi. Il est impossible que vous parliez sans vous référer, de près ou de loin, à cette charte.

Dans l'esprit de Hanse et dans le mien, une langue s'approprie en deux temps. Le premier temps est celui de la norme, et le deuxième est celui de l'affinement, du vécu, de l'immersion, de la pratique. La thèse qui était défendue par Hanse, avant la naissance du mot «francophonie», c'est la thèse du français pluriel. Le français existe et peut exister parce qu'il existe dans la pluralité. Le français tout court n'existe pas.

Le français centralisateur, c'est une image politique et rigide. Le français tel qu'il se parle à plus ou moins longue distance de Paris, c'est une image réelle de la langue. Le principe est de ne pas négliger ces variantes du français et de permettre à l'usager de résoudre une difficulté. Pour ce faire, il faut qu'il puisse s'approprier la langue, et donc qu'il puisse se familiariser avec la langue. Voilà pourquoi il faut lui parler en des termes qui ne sont pas uniquement des termes de norme.

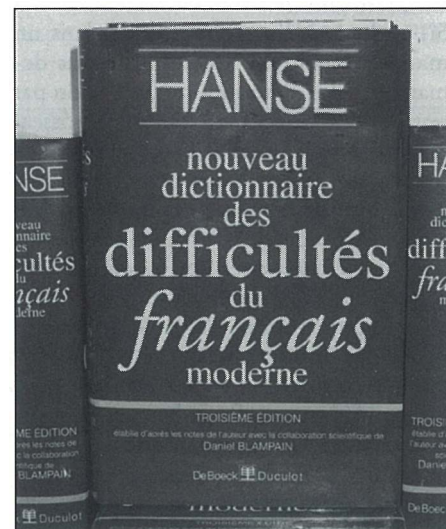
L'usager qui va au dictionnaire doit pouvoir reconnaître sa langue et trouver

une solution. Dans le Hanse, on ne vous laisse pas flottant. S'il y a plusieurs solutions, c'est qu'elles sont équivalentes; une option est indiquée mais jamais imposée.

Prenons le verbe «pallier». Comment les étudiants assimilent-ils la solution présentée? À un groupe, je déclare: «On dit "pallier quelque chose". Sachez que, dans six mois, je vais montrer les dents si vous dites encore "pallier à".» Au second, je conseille «pallier quelque chose» parce que c'est conforme au sens étymologique. «Pallier» signifie recouvrir d'un pallium, c'est-à-dire d'un manteau, de manière à pouvoir surmonter ou contourner la difficulté. Il s'agit bien d'un verbe transitif, et si on dit «pallier à», c'est par analogie avec «remédier à». Six mois plus tard, ceux à qui on n'a donné que la recette ne l'ont assimilée que dans 40 % de cas, et ceux à qui on a expliqué la règle réussissent à 90 %.

Le Hanse exploite à fond le fait qu'il est un dictionnaire de difficultés, ce qui permet une explication un peu plus ample, qui amène à réfléchir sur la langue, à maîtriser la solution que vous adoptez, et donc à vous approprier la langue.

Voyez les hésitations de l'Académie en matière d'orthographe. Si nos amis français avaient suffisamment lu le Hanse, ils n'auraient pas fait tout ce foin au moment de la réforme, notamment pour «nénufar». La langue n'est pas si arbitraire: ce n'est qu'en 1935 que l'Académie a décidé d'écrire «nénufar», qui vient de l'arabe, avec ph. Donc, chez Proust, on trouve f. Hanse a enregistré toutes les difficultés par un jeu d'associations représentant une expérience de la langue. Là, la norme est un peu battue en brèche parce que nous entrons dans le charnu de la langue. Dès



lors, vous pouvez vous approprier la langue, et vous pouvez créer.

C. : Si j'écris «événement», «nénufar», les correcteurs d'épreuves, les lecteurs vont s'écrier. L'usage lui-même est rigide.

D. B. : Comme on sait, «événement» a navigué avec et sans son accent grave. L'Académie l'a d'abord accepté en 1975, puis rejeté en 1987. En 1993, même jeu, la réforme l'introduit, le *Figaro* se prononce et balaye la réforme.

Pouvez-vous vous autoriser de l'accent grave? C'est une tolérance qui devrait exister. Adopter l'accent grave, c'est une position de pointe et un choix puisque certains dictionnaires proposent les deux. Vous avez donc des références. De plus, il faut aller vers une réconciliation, du moins partielle, avec l'oral, sinon le divorce va être tel que vos enfants ou vos petits-enfants vont se retrouver avec deux langues. Les réformes proposées - et non imposées, il faut le dire - vont dans le sens d'une simplification. Hanse avait proposé ces simplifications en 1970, pour ralentir le divorce. Alors, faut-il garder la langue pour une élite ou la simplifier pour que tout le monde puisse la maîtriser d'une manière plus aisée? C'est un grand choix.

Un tel mouvement autour de la réforme, c'était tout à fait superficiel parce qu'on ne peut justifier l'absence du *i* de oignon, en disant: «Ça me fait pleurer.» Tout ce qui va dans le sens de la simplification et la cohérence devrait être accepté avec plus de bienveillance que de méfiance.

C. : Par rapport aux ordinateurs, si vous écrivez «ognon» plutôt que «oignon», les vérificateurs d'orthographe et tous les systèmes de reconnaissance de textes, de

TA, etc., vont devoir adopter plusieurs graphies, ce qui est encombrant.

D. B. : Ça n'est pas gênant. Le premier volume de l'Académie concerne au maximum 500 mots. Parce que, dans les listes proposées, il y a énormément de mots rares. La réforme n'est pas un problème de contrainte, mais un problème d'usage. À l'heure actuelle, l'accent grave à « événement » est une position qui ne va pas rencontrer la majorité de vos lecteurs. Surtout dans des terrains sensibles comme le Québec. Si vous optez pour la réforme, vous devez écrire tous vos articles conformément à la réforme. On ne peut se mettre à cheval sur deux usages.

C. : Ça devient difficile à suivre. On pense aux championnats d'orthographe.

D. B. : On en est arrivé à une véritable aberration avec ces championnats. Quand Pivot a choisi d'imiter la Belgique, il l'a fait dans un mauvais sens. En Belgique, les championnats consistent simplement à prendre un texte d'auteur belge, sans modification, sans difficultés supplémentaires. Pivot, lui, a demandé à une linguiste de concocter des textes où on amassait les difficultés, des textes qui n'existent pas. On met tout ensemble dans un texte qui ne dit

plus rien, dans lequel la langue se trouve formalisée dans sa norme. Ça va tout à fait à l'encontre d'un service rendu à la langue. Comme tous les concours, les championnats rencontrent un succès médiatique. Mais on n'a pas perçu tous les *Rops* qui sont nés de ça. Par exemple, le champion junior à l'ONU qui déclare: «J'ai étudié le dictionnaire par cœur.» Ridicule.

C. : Est-ce que les francophones n'auraient pas ce défaut de purisme?

D. B. : Hanse se situe entre les puristes et les laxistes. Il vous donne la chaleur de la langue et, de ce fait, vous avez envie de vous l'approprier davantage. Parce que ce sont des explications argumentées. C'est toute la différence avec des dictionnaires qui présentent des tableaux. Ici, on vous amène progressivement vers une solution, en combattant l'arbitraire. Une sorte de nuance permanente installée progressivement dans une discussion qu'on n'a pas l'habitude de rencontrer dans un dictionnaire. «Ah, je l'ai vu dans le dictionnaire», c'est un argument d'autorité! Ici, l'argument d'autorité est réduit à sa portée mineure. Hanse a déjà dit: «le mot "amour" au pluriel est du féminin, et je crois que je ne rougirais pas de voir

"amours" au pluriel au masculin.»

Hanse, c'est un linguiste qui accepte de se rapprocher des gens. Il a un discours moderne.

C'est un discours de la proximité. C'est ce qui est fascinant. Moi qui suis arrivé à l'université après 68, comment a-t-il pu me faire confiance? C'est tellement il était moderne. Imaginez, Hanse parle de français pluriel, un concept qui aurait fait exploser la France. C'est de l'après 68. Ou encore cette petite phrase dite par un homme de 80 ans! «Je souhaiterais que les femmes prennent davantage en charge leur position sociale et assument le féminin de leurs titres.» Souvenez-vous qu'il a créé le Conseil de la francophonie en 1967. On ne parlait pas alors de francophonie, mais on entendait des Français dire: «Comment est-ce possible? Des gens de pays différents vont discuter de la langue française, mais de quoi se mêle-t-on?» •

Solange Lapierre

La dernière édition du Hanse compose une révision importante, menée par Daniel Blanpain à partir des notes accumulées par Joseph Hanse. Toujours dans le sens d'une simplification, d'une clarification, puisque Hanse base ses observations sur les réactions de ses étudiants. Et il a enseigné 60 ans!



DPLU

IBM Canada Liée est heureuse de vous présenter le Dictionnaire d'Informatique, version bilingue du IBM Dictionary of Computing publié par IBM Corporation.

Toute l'InformatiQue démythifiée et francisée!

Traducteurs, terminologues, informaticiens, utilisateurs de matériel et de logiciels et lecteurs avertis trouveront dans ses quelque 675 pages des renseignements précieux qui les aideront à mieux cerner les concepts et à trouver le terme juste en français.

Une nomenclature imposante

Environ 17 000 entrées traitant de la grande et petite informatique, de la bureautique, des télécommunications et des technologies propres aux produits logiciels et matériels IBM.

Un traitement riche

Des définitions anglaises d'une grande précision, un découpage polysémique favorisant un choix optimal de l'équivalent français et un **système** de renvoi efficace et facile à utiliser.

Deux ouvrages en un!

Sous une même couverture, un dictionnaire anglais avec définitions anglaises combiné à un lexique anglais-français: un concept original!

Dictionnaire d'informatique

IBM MD

wide area network (WAN). (1) A network that provides communication services to a geographic area larger than that served by a local area network or a metropolitan area network, and that may use or provide public communication facilities. (T) (2) A data communications network designed to serve an area of hundreds or thousands of miles; for example, public and private packet-switching networks, and national telephone networks. Contrast with local area network (LAN).

*grand réseau (WAH)
réseau longue distance*

Pour commander le Dictionnaire d'Informatique IBM, faites parvenir un chèque au montant de 80,20 \$ (74,95 + TPS 5,24) à l'ordre de DPLU inc.

Nom: .

Adresse: .

Ville: .

Province: .

Code postal: .

DPLU Diffusion et Promotion du Livre Universitaire
5165, rue Sherbrooke ouest, bureau 112
Montréal (Québec) H4A 1T6
Téléphone: (514) 484-3940 • Télécopieur: (514) 484-9325



DPLU

Des campus

Chronique dirigée par Marie-Françoise Lalande

Concordia University's Translation Co-Op Program: A Maiden Voyage

THE TRANSLATION Co-op Program at Concordia University is still in its infancy, having accepted its first batch of students in the fall of 1992. The seven students who undertook the sometimes choppy maiden voyage are now graduating, having garnered a full year of supervised experience along with their degrees. Some of them are even making a painless transition from student life to jobs won during their internships.

The advantages of a program which is highly selective in its recruitment of students, demands excellence under pressure, and provides students with job-search skills on top of three valuable internships must be obvious to student and employer alike. The length of the work terms alone sets the program apart: lasting a minimum of 14 weeks each, the internships allow students to get a firm grasp of the work environment, clientele and requirements of a particular job. There is time to apply the knowledge culled from revision, create reference files, glossaries and templates, assimilate information and actually improve translating and writing skills to some extent.

My first two work terms at the Québec government's translation bureau in Montreal certainly were productive in every sense. I was given a wide range of material to translate (everything from decisions, judgments and medical evaluations to press releases, brochures and briefing notes) and realistic deadlines. Revision was thorough but always kind and informative.

My third work term, spent with the Training and Evaluation Directorate of the federal Translation Bureau in Hull, did not involve a great deal of translating, but did provide me with an opportunity to work on the second edition of *The Canadian Style* and for the Bureau's English grammar and editorial style service.

I was very happy to immerse myself in English grammar and style since the translation program for translators into English still strongly favours French. For instance, we are required to take 12 credits of French literature but no English literature, and the English course requirements are fairly basic. Furthermore, the co-op format, which alternates work and

school terms during the last two years of the program, includes two school terms during the summer, when the range of courses available is very limited. The French Department has expanded its summer course list, but the choice of English courses remains meager.

However, because work terms alternate with school terms, students get to apply theory before it fades into distant memory, testing in the process the relevance of both teaching techniques and material. At the end of each work term, students must write a comprehensive report on all aspects of the experience. I found that this was the best time to assess personal skills and determine which courses had been useful and which were now needed to better cope with the demands of the profession. This type of student feedback will no doubt help the Translation Co-op Program organizers fine-tune a program that is already remarkably effective. -

Michèle Devlin

Michèle Devlin a terminé un baccalauréat, spécialité en traduction, programme coap, de l'Université Concordia.

La moitié d'un bac en 50 jours ouvrables

LA VIE réserve de belles surprises. Au printemps dernier, contre toute attente, je décrochais un stage d'été au sein des Services linguistiques de l'Institut Canadien des Comptables Agréés (ICCA). Peu après ont commencé les dix semaines les plus enrichissantes de ma vie sur le plan professionnel. Parmi les nombreuses satisfactions que m'a apportées ce stage, mentionnons le fait de traduire de «vrais» textes, destinés à un «vrai» public (dans mon cas, principalement des articles de *CAMagazine*). Adieu, les petits textes tronqués des cours et séminaires de traduction, bienvenue, les textes entiers, complets, intégraux. Et en quantité! L'équivalent d'une bonne quinzaine de cours de traduction, soit environ 40 000 mots. On découvre alors ses points forts et ses points faibles. Cela m'a été d'autant plus facile que j'ai été merveilleusement bien encadrée. On ne m'a pas assigné un réviseur en particulier; j'ai profité ainsi des conseils d'un grand nombre de per-

Lorsque le temps n'est pas encore de l'argent

À L'UNIVERSITÉ, on nous répète souvent que l'expérience du traducteur est plus importante que ses connaissances théoriques, et que les travaux scolaires sont très peu représentatifs de la réalité. Faire un stage en entreprise m'apparaît donc être le moyen idéal d'avoir un aperçu du marché du travail et de mettre en pratique la théorie apprise durant les cours.

Mes recherches m'ont menée à la Banque de Montréal, où on m'a proposé un stage en terminologie au sein du Service de traduction. Au programme: dépouillement de textes, rédaction de fiches terminologiques, Création d'index, etc. J'y ai appris une foule de choses, entre autres à adapter mon travail en fonction des exigences et des besoins des clients, en l'occurrence les gens du Service de traduction ainsi que des autres services de la Banque. En effet, en raison des urgences, il est irréaliste de croire qu'on passe toujours des heures à faire des recherches pour trouver une définition ou un contexte parfaits. Moi qui, l'année précédente, avais pratiquement élu domicile à la bibliothèque un mois entier pour un travail de session qui consistait à rédi-

sonnes expérimentées. Mais la plus grande satisfaction que j'ai retirée de mon stage se situe peut-être au chapitre des relations interpersonnelles: il m'a été donné une occasion unique d'intégrer une superbe équipe, dans laquelle je me suis sentie appréciée.

En échange, il m'a fallu sacrifier une partie de ma liberté étudiante et adopter un tout nouveau style de vie: le 9 à 5. Au début, les méninges surchauffaient à se concentrer sept heures par jour, cinq jours par semaine sur des textes que l'on doit parfois abandonner temporairement pour faire place aux urgences. Heureusement, cette effervescence cérébrale s'apaise d'elle-même au bout de quelque temps. Recommandation du docteur Stage: faire le plein vitaminique, surtout au cours des premières semaines.

Au terme de ce stage, quelle est ma perception de la formation universitaire des traducteurs? D'une part, dans certains cas, les textes choisis par les professeurs

ger... dix fiches terminologiques!

J'ai eu l'occasion d'approfondir mes connaissances des outils informatiques indispensables aux traducteurs, soit les logiciels de traitement de textes et les différentes bases de données (le DOC de l'Office de la langue française, Termium et les bases de la Banque). J'ai même pu avoir un aperçu du fonctionnement de logiciels tels Translation Manager et Naturel. Ma patronne m'a prodigué de précieux conseils quant aux ouvrages de référence les plus utiles, et j'ai eu des discussions fort enrichissantes avec elle sur les différents aspects des professions de traducteur et de terminologue.

A mon avis, le stage en entreprise est un élément essentiel du baccalauréat en traduction. Aussi, je crois que bien des étudiants sous-estiment l'importance des avantages que confère un stage en milieu de travail. En effet, plusieurs ne sont pas prêts à faire un stage si celui-ci n'est pas rémunéré. Pour ma part, en plus d'effort mon C.V. et d'alléger ma dernière année d'études, ces 240 heures passées en entreprise m'ont permis d'avoir un avant-goût du genre de vie que je mènerai d'ici peu. J'ai la certitude que j'ai fait le bon choix de carrière, ce qui vaut bien le mois et demi de revenu sacrifié! •

Isabelle Charland

Isabelle Charland est étudiante au baccalauréat de traduction à l'Université de Montréal.

gagneraient à être plus récents. Par exemple, à l'ICCA, j'ai traduit des articles (en informatique notamment) qui contenaient des termes trop nouveaux pour figurer dans les dictionnaires spécialisés. C'est dans de telles situations qu'on saisit pleinement l'importance, entre autres, de toujours tenir ses « antennes linguistiques » bien branchées. D'autre part, et surtout, à l'université, on ne traduit pas assez (quelqu'un s'étonne?). Les exigences de publication et les tâches administratives imposées aux professeurs expliquent pourquoi, souvent, ces derniers n'ont d'autre choix que d'accorder 3 crédits contre la traduction d'environ 2 500 mots (parfois moins). De leur côté, la plupart des étudiants ont réellement l'impression d'être débordés par leur charge de travail. Normal, car on ne leur a pas enseigné une méthode de travail efficace. Là réside peut-être le principal avantage d'effectuer un stage. Avis aux intéressés! •

Isabelle Laporte

Isabelle Laporte est étudiante à la maîtrise de traduction à l'Université de Montréal.

Des techniques

Encore bien loin de la perfection

Selon cette évaluation de POWER TRANSLATOR, un logiciel de traduction automatique pour micro-ordinateurs, le traducteur humain n'a rien à craindre. 1/ a encore le dessus sur la machine.

UNE SÉRIE d'auteurs de logiciels d'aide à la traduction écrivent ou réécrivent actuellement une version pour le GUP WINDOWS de leur produit. C'est que la bataille des systèmes d'exploitation semble définitivement perdue par Apple. La société GLOBALINK a donc porté sur WINDOWS la version pour DOS de son système de traduction automatique, POWER TRANSLATOR. Le présent article rend compte d'un premier test de ce produit. En raison de la publicité escortant sa vente en Europe, même un test rapide nous a paru utile pour les traducteurs et autres utilisateurs potentiels de POWER TRANSLATOR.

Présentation du logiciel

POWER TRANSLATOR PROFESSIONAL est la version complète du système de traduction automatique français-anglais et anglais-français, allemand-anglais et anglais-allemand, espagnol-anglais et anglais-espagnol de la société GLOBALINK. Il était déjà vendu sous DOS et existe en version monoposte ou réseau. Il fonctionne en mode interactif ou en arrière-plan. Le logiciel est vendu par son concepteur mais également dans les librairies.

Le logiciel tourne sous WINDOWS 3.1 ou version supérieure, avec un processeur 386, au moins 4 megs de RAM en mode optimisé (sinon, avec 6 megs), 37 megs sur disque pour l'allemand, 22 megs pour l'espagnol, 22 megs pour le français. Le manuel n'indique pas le langage de programmation dans lequel le logiciel a été écrit.

POWER TRANSLATOR peut être spécialisé. Un dictionnaire optionnel « droit, commerce et finances » est en vente. L'utilisateur peut créer ses dictionnaires, que le logiciel consultera en priorité lorsque l'ordre lui en sera donné. Le dictionnaire fourni avec le système peut également être complété.

Profil linguistique requis pour les textes

« Utilisez des phrases courtes et déclaratives », avertit le manuel d'utilisation. « Utilisez des mots qui ne sont pas ambigus. Évitez d'employer des expressions idiomatiques ou peu usitées à moins de les ajouter au dictionnaires des unités sémantiques. Utilisez une ponctuation et une structure de phrase simples. Ajoutez les pronoms relatifs, les prépositions et autres mots qui rendent la phrase plus claire. »

Vitesse et qualité des traductions

Nous avons calculé que POWER TRANSLATOR PROFESSIONAL traduit 270 mots en une minute quarante-cinq secondes.

Voici un de nos textes échantillons, relevant de l'économie:

Les années 1980 ont été caractérisées en Suisse par une croissance modérée et non inflationniste, des soldes budgétaires et extérieurs équilibrés, une monnaie forte et un chômage inexistant. Au début des années 1990, un certain nombre de déséquilibres sont apparus: inflation relativement élevée, chômage structurel, dégradation des soldes budgétaires, affaiblissement du franc suisse contre le mark et longue contraction de l'activité. Toutefois la situation s'est améliorée depuis la mi-1993: la reprise de l'activité reste modérée mais semble bien assurée, les prix sont maîtrisés, le franc suisse est à nouveau proche de son niveau des années 1980 contre le mark et les taux longs suisses sont restés, lors de la remontée générale des taux longs, les plus bas d'Europe.

En voici la traduction, assistée par le dictionnaire « droit, commerce et finances »:

Years 1980 have been characterized in Switzerland by a moderate growth and inflationary not, balanced exterior and budgetary balances, a hard currency and a non-existent abstention from work. In the beginning of years 1990, a certain number of imbalances are @@apparues: relatively

raised inflation, structural abstention from work, budgetary balance degradation, weakening of the free Swiss against the @@mark and long contraction of the activity. Nevertheless the situation has improved since the mi-1993: the retaking of the activity remains moderated by seems estate insured, cost are controlled, the free Swiss is had new near to its level of years 1980 against the @@mark and Swiss long rate have remained, during the general ascent of long rate, lowest of Europe.

Le manuel liste les erreurs courantes commises lors de la traduction de l'anglais vers le français, et vice versa, en les assortissant d'un exemple:

a) Erreur dans le choix de préposition, suppression ou ajout de préposition:

The knowledge is disseminated in three ways -> La connaissance est disséminée dans trois manières.

T0 assist the staff on these advisory missions -> Assister le personnel sur ces missions consultatives

Au sud de la France, il y a de belles plages -> To the south of France, there beautiful beaches

Cette île a déclaré son indépendance de la France -> This island has declared its independance France

b) Omission d'articles, erreur dans leur choix:

One development has been positive: greater economic diversification ->

Un développement a été positif: plus grande diversification économique
Dans les 60 jours suivant l'enregistrement de la plainte -> In 60 days following the recording of the complaint

Le colis arrivera dans une ou deux heures -> The parcel will arrive in an or two hours

c) Erreurs de temps:

Hier, je suis allé au marché -> Yesterday, I have gone to the market

d) Interprétation grammaticale erronée:

This is mainly intended to provide a support device for the advisory missions -> C'est essentiellement destiné à fournir un moyen de soutien pour les missions consultatives

e) Accord en genre et en nombre incorrect:

Quiconque désire apprendre pourra profiter des renseignements que renferme l'almanach -> Whoever desires to learn will be able to profit from information that contains the almanach

Je veux des pommes et des poires vertes -> I want apples and green pears

f) Erreurs de contexte :

The document must run five pages -> Le document doit courir cinq pages.

Nous avons en outre pu constater que certaines structures ne sont pas traduites. C'est ainsi que les substantifs en -ing sont systématiquement rendus par des participes présents, les substantifs homographes de verbes, par des infinitifs. Avec l'examen de nos échantillons, cette typologie montre dès lors le caractère élémentaire de l'analyse syntaxique, qui ne porte pas sur toute la phrase.

Dictionnaires et grammaires

Le manuel ne précise pas les ouvrages de référence, ni le formalisme utilisés pour la grammaire sous-jacente à l'analyse. Les grammaires du système sont inaccessibles à l'utilisateur, même de manière indirecte. L'affichage d'une arborescence d'analyse syntaxique phrastique ou syntagmatique, telle que la prévoient d'autres logiciels en n'est par exemple pas possible.

Le volume du dictionnaire général n'est pas indiqué par GLOBALINK mais nous avons totalisé 1 600 entrées pour la lettre a. Nous avons constaté que l'ajout d'une entrée de dictionnaire requiert environ une minute à l'utilisateur inexpérimenté.

Lors des traductions, POWER TRANSLATOR liste les mots manquants aux dictionnaires. Pour les termes polysémiques, il faut jouer sur le nombre de dictionnaires, à savoir encoder une acception, avec son équivalent, dans le dictionnaire général, puis noter une ou plusieurs autres acceptions dans un ou des dictionnaires d'utilisateurs. Cette solution reste bien sûr boiteuse.

L'ajout ou la suppression de certains mots ou termes dans les dictionnaires de POWER TRANSLATOR sont possibles. Même chose pour le remplacement de l'équivalent d'un terme par un autre, sans pour autant supprimer le lien entre le terme et son équivalent courant. Annulables, les modifications des dictionnaires se font uniquement dans des fichiers-tampons d'utilisateurs. Même dans ce mode, les entrées de dictionnaires relatives à certains mots sont protégées contre l'écriture, pour préserver la cohérence des traductions.

Interfaces

POWER TRANSLATOR ne peut recevoir des textes sur bande magnétique ou lecteur optique, mais il lit des disquettes.

Un petit éditeur a été adjoint au système, pour les utilisateurs dont les traductions n'auraient pas été effectuées à l'aide d'un traitement de texte. Tout texte ASCII à traduire est importable, tout comme les textes rédigés dans les traitements de texte standard du marché. La mise en page des textes sources écrits en

traitement de texte est restituée dans le texte cible. Une traduction ne peut cependant être lancée depuis le traitement de texte, avec POWER TRANSLATOR en fonctionnement à l'arrière-plan.

Le logiciel ne gère pas de file d'attente. L'utilisateur ne peut donc pas lancer la traduction de plusieurs textes, si ces derniers sont dans des fichiers différents. Il ne lui est pas non plus loisible de changer l'ordre des travaux de traduction demandés, de supprimer ou encore d'interrompre des travaux en cours.

L'impression des textes traduits et à traduire se demande par un simple clic! sur une icône. L'envoi d'une traduction à une photocomposeuse ou par télécommunication n'est pas prévu.

Installation, paramétrage et assistance

L'installation de POWER TRANSLATOR est aisée mais se déroule uniquement en langue anglaise. Pour la paire de langues anglais-français, le guide d'utilisation est par contre bilingue.

Parmi les éléments paramétrables, citons les suivants : la langue d'affichage, l'orientation de la fenêtre comportant les textes traduits, la longueur maximale des titres et en-têtes, le caractère utilisé pour le balisage des portions de texte qui ne doivent pas être traduites, le dictionnaire par défaut, le chemin par défaut des textes à traduire et traduits.

L'aide en ligne reprend toutes les informations fournies dans le guide d'utilisation. GLOBALINK n'a pas programmé de tutoriel pour POWER TRANSLATOR mais sa simplicité d'utilisation en réduit le temps d'apprentissage à une journée au grand maximum.

Conclusions

POWER TRANSLATOR PROFESSIONAL ne coûte que la moitié du prix d'un logiciel de traitement de texte. Un système de traduction automatique pourvu d'un analyseur syntaxique de phrases comme METAL requiert un mini-ordinateur.

Un traducteur professionnel sera mieux servi par un traitement de texte couplé à des dictionnaires électroniques. Pour le courrier, des lettres-types prêtes à l'emploi sous la forme d'insertions automatiques (fonction «glossaire») en traitement de texte ne feront-elles pas mieux l'affaire, dans une série de cas? •

**Laurence Nazé, traductrice
Institut Libre Marie Haps, Belgique**

1. Graphical user Interface ou interface graphique d'utilisateur

Profession : traducteur et lieutenant-gouverneur

Lorsque l'Acadie passa aux mains des Anglais, un traducteur huguenot français, Paul Mascarene, fut chargé de faciliter les contacts entre les parties.

par Christel Gallant

« IL NE faudrait pas oublier tout de même que, lors de la cession de Port-Royal en 1710, il y a eu là-bas un traducteur, huguenot français, qui s'appelait Paul Mascarene », écrivait Pierre Daviault en 1944¹. Un demi-siècle plus tard, les recherches prouvent que le pionnier de l'histoire de la traduction au Canada ne s'y est pas trompé : auteur d'innombrables traductions administratives et traducteur de textes théologiques et littéraires à ses heures, le collègue lointain qui a œuvré de nombreuses années en Nouvelle-Écosse mérite certainement une place dans la mémoire collective de la profession.

Né à Castres, près de Toulouse, et mort à Boston, Paul Mascarene appartient à la catégorie des déracinés qui, victimes d'intolérance politique, raciale ou religieuse dans leur pays d'origine et réduits à l'émigration, finissent par embrasser une carrière de rechange, tout en saisissant parfois l'occasion de tirer parti de leur patrimoine linguistique. Dans le cas de Mascarene, descendant d'une longue lignée de notables français, le déracinement fut provoqué par les persécutions entourant la révocation de l'édit de Nantes et la déportation du père; le pays d'adoption fut l'Angleterre avec ses colonies d'Amérique; la carrière de rechange, celle des armes; l'occasion linguistique, la conquête de l'Acadie française par les troupes britanniques.

Érudition et richesse morale

Certes, comme la plupart des personnages historiques présentés dans cette série, Mascarene ne fut pas que traducteur: entre la fin du régime français en Acadie et la fondation de Halifax en 1749, il poursuivit sa carrière militaire, finalement peu spectaculaire, et joua un rôle politique non négligeable dans la nou-



Portrait présumé de Paul Mascarene

Mascarene

velle possession anglaise, en particulier pendant les quasi dix ans où, en remplacement du gouverneur en titre perpétuellement absent, il présida aux destins de toute la «province de Nouvelle Ecosse ou

L'Accadie» en sa qualité de président du conseil et lieutenant-gouverneur. Voilà ce que relatent les livres d'histoire.

Bien plus complets, les manuscrits originaux et copies de fonds d'archives conservés à Londres, Boston, Halifax ou Ottawa ne contiennent pas seulement la plupart de ses traductions, mais révèlent aussi l'homme. On y rencontre un être passionnément désireux d'être juste et équitable envers ses quatre enfants, ses collègues, ses subalternes, ses supérieurs et les Acadiens, et toujours soucieux de promouvoir la bonne entente entre deux communautés dont il se sentait partiellement solidaire, dans un cas par la langue, dans l'autre par la religion. Ces qualités morales, précieuses chez un traducteur, se doubleraient de connaissances étendues et diverses, dont le latin, les mathématiques et ce qu'il fallait à l'époque pour être nommé ingénieur ou chargé du relevé des côtes de la Nouvelle-Écosse.

Recueilli à la mort de son père par une famille huguenote amie, très cultivée, le jeune Mascarene avait en effet reçu une éducation soignée et passé sept ans dans les cercles d'émigrés protestants à Genève et aux Pays-Bas, avant de s'enrôler dans l'armée anglaise. Il en gardait un vif intérêt pour les sujets religieux, philosophiques et littéraires, et consacra tout au long de sa vie une grande partie de ses loisirs à la lecture, à la réflexion et à la correspondance. Son biographe, Moody, n'hésite d'ailleurs pas à déclarer: «Without question, Mascarene was the first real 'intellectual' in eighteenth century Nova Scotia, a man with a fascinating and fascinated mind.»²

Un traducteur officiel à la tête de la colonie

Comment s'étonner dans ces conditions, que parmi les intermédiaires linguistiques potentiels, plus nombreux dans les rangs britanniques de l'époque qu'on ne pense, Mascarene fût bientôt considéré comme le plus compétent et utilisé en conséquence. Dès 1710, sa signature atteste la conformité des textes anglais et français de la capitulation et elle réapparaît sur de nombreux documents au cours des quarante années suivantes. Comme la population acadienne vivait pour la plupart loin de la garnison militaire d'Annapolis Royal qui gouvernait le pays au nom de l'Angleterre et que les premiers contingents importants de colons anglais ne devaient arriver qu'au milieu du dix-huitième siècle, le passage par le français resta en effet la règle dans les tractations avec les Acadiens et dans toutes les interventions officielles auprès d'eux. L'impact d'un interprète et traducteur de la trempe de Mascarene sur la compréhension mutuelle et la qualité du français utilisé pouvait donc être considérable.

Même quand il finit par assumer lui-même la direction de la colonie, le volume de ses traductions ne diminua guère, car, après avoir rédigé directement en français les proclamations et lettres destinées aux Acadiens ou aux gouverneurs de Québec et de Louisbourg, Mas-

1. Pierre DAVIAULT. *Traducteurs et traductions au Canada*, in : *Mémoires de la Société royale du Canada*, troisième série, '944.

L'accent grave, ajouté parfois au nom dans un souci de francisation, n'est pas justifié. Le nom de famille original ayant été Mascarene, avec un c à la fin.

2. Barry Morris MOODY, *A just and Disinterested Man* «The Nova Scotia Career of Paul Mascarene 1710-1752», Thèse dactylographiée, Queen's University, 1976.

carene en fournissait la traduction anglaise dans ses comptes rendus détaillés expédiés à Londres, prenant un plaisir évident à passer d'une langue à l'autre avec aisance et compétence.

La traduction comme activité intellectuelle

Souvent cette activité occupa aussi ses périodes de loisir: on peut trouver dans ses papiers personnels des traductions parfois surprenantes, comme sa traduction en

anglais des trois premiers actes du *Misanthrope* de Molière, ou encore, au milieu d'un long débat théologique dans sa correspondance suivie avec un prêtre catholique de la région, la traduction du latin en français des quarante Articles de la foi anglicane, disposée en deux colonnes sur quinze pages en petits caractères, avec le texte français en regard de l'original latin recopié.

Ainsi, chez Mascarene, la traduction est étroitement mêlée à la vie : sur le plan intellectuel, elle est pour lui une activité

naturelle de l'esprit, au même titre que la lecture, la réflexion ou la discussion; sur le plan moral, elle s'inscrit parfaitement dans le continuum qui va de ses aspirations éthiques profondes à ses interventions concrètes dans les affaires du monde. Cette double dimension de sa démarche intellectuelle témoigne du fait qu'en traduction comme dans toutes ses entreprises, Paul Mascarene resta profondément protestant. •

Silhouette

Chronique dirigée par Michel Buttiens

L'équilibre en toute chose

Véritable «Périclès» de l'âge d'or des grands seNices linguistiques internes, René Deschamps, ancien président de la STQ, est demeuré un homme simple et conciliant, dont les valeurs essentielles gravitent autour de la famille et de l'amitié, ses traits dominants étant la joie de vivre, une douce ténacité et surtout, un sens de l'humour généralement bienveillant, mais parfois dérangeant lorsqu'il devient caricatural.

NÉ À MONTRÉAL au cours d'une des pires tempêtes de neige du siècle, le petit René devait très bientôt déménager à Berthierville puis à Québec alors qu'il était âgé de neuf ans. L'événement marquant de son séjour dans la capitale est certes son entrée au Collège des Jésuites, où il fit ses études jusqu'à l'obtention de son baccalauréat. De cette époque de sa vie, il retient la rigueur de l'enseignement des Jésuites, le développement du jugement, le goût du dépassement de soi, l'esprit de camaraderie qu'il conservera toute sa vie et surtout l'épanouissement de ses talents de communicateur. «Le petit René», car c'est ainsi qu'on le surnommait au collège, à cause de sa petite taille, ce qui devait manifestement changer radicalement par la suite, montra précocement une prédilection pour les planches : théâtre, concours oratoires, débats, où il connut de nombreux succès tout au long de ses études. Et pourtant, fait inusité pour un futur traducteur, il avoue avoir aimé les mathématiques grâce, en particulier, à un professeur exceptionnel, cet heureux concours de circonstances faisant donc de notre René un être parfaitement équilibré au sens de Pascal, c'est-à-dire doté à la fois de «l'esprit de finesse» et de «l'esprit de géométrie».

D'une capitale à l'autre

Après avoir ainsi bénéficié des rigoureux préceptes inculqués par les «Soldats

du Christ», notre ami décida de joindre les rangs d'une autre armée, soit l'Aviation militaire, dont il fut officier pendant cinq ans. Voulait-il imiter Saint-Exupéry, devenir romancier et chanter la beauté silencieuse et solitaire de ces espaces infinis? Cherchait-il l'aventure ou une prolongation de l'esprit de camaraderie et de solidarité qu'il avait connu au collège? En réponse à cette question, il nous dit pro-



saïquement que c'était une façon comme une autre de se familiariser avec la langue et la culture anglaises... C'est ainsi que la conjugaison d'une solide formation dans sa langue maternelle et d'un bain de culture anglophone l'a mené tout droit à la traduction, à Ottawa, où il «atterrissait» au Secrétariat d'État le jour même où une certaine Nada Stipkovic (Nada Kerpan) y faisait également son entrée... De son passage à Ottawa, il conserve le souvenir d'une période difficile: sept longues années de purgatoire dans une atmosphère inconfortable, cours de traduction à l'Université d'Ottawa dispensés par Pierre Daviault, alors surintendant du Bureau des traductions. C'était l'époque du pot de colle et de la paire de ciseaux, outils indispensables du traducteur, qui lui permettaient de gonfler honteusement sa production.

Les belles années ou...

«Les années Bell»

Notre petit René devenu grand vint s'installer à Montréal et entra au service de Bell Canada en 1963 à titre de traducteur. C'était une occasion unique de donner la mesure de sa valeur. Il ne la rata pas. Sa carrière chez Bell devait se poursuivre jusqu'en 1987. Cette période de près de 25 années fut ponctuée de succès professionnels retentissants qui témoignent avec éclat de ses qualités et de ses

capacités. Nommé réviseur six mois seulement après son entrée chez Bell, il gravit très rapidement les échelons pour devenir directeur. Il avait les qualités essentielles d'un bon gestionnaire, soit repérer et recruter des personnes compétentes, talentueuses et dynamiques, leur permettre de se développer en déléguant le plus possible, reconnaître et récompenser les efforts et les succès, créer et entretenir un esprit d'équipe et surtout favoriser les initiatives et la créativité. Sous l'habile direction de René, les Services linguistiques de Bell Canada connaissent une ascension et une expansion fulgurantes, deviennent le point de mire de tous les services linguistiques internes des grandes entreprises et un modèle d'exercice consciencieux de la profession. Les innovations s'y multiplient, la terminologie s'organise et prend son envol grâce, notamment, à la précieuse acquisition de Nada Kerpan, bref, une équipe prestigieuse regroupant plus de 50 personnes de talent, offrant un service haut de

Chez René Deschamps, les sujets de prédilection ne manquent pas, mais il convient de retenir notamment la traduction automatisée, dont il a des opinions bien à lui. En voici un aperçu.

«*Lu dans les annonces classées* - (On avait les chiens de poche, les calculatrices de poche, il ne manquait plus que ça.) Traducteur de poche, 8 cm sur 5 cm, tons virils (bleu marine et gris mer), presque neuf. Piles incluses. Échangerai contre jeu Pacman.

«Si vous avez supporté pendant des années les caprices et les humeurs d'un traducteur, vous pouvez maintenant vous offrir le luxe d'une machine, que vous pourrez brancher ou débrancher à votre gré et faire travailler 24 heures sur 24, qui n'exigera pas d'augmentation de salaire et dont le rendement ne fléchira jamais.

«Débarrassez-vous de votre vieux traducteur et dotez-vous d'une machine perfectionnée. Traduit plus vite et mieux que l'humain. Commandez-en une aujourd'hui même pour la modique somme de 400 000 \$. Le système doit se rentabiliser au bout de sept ans.»

(Colloque national sur les services linguistiques, Ottawa, octobre 1984)

gamme, impeccable et efficace. Au sujet de cette époque palpitante de sa carrière, notre modeste ami fait remarquer que la tâche de bâtir le service lui a été facilitée en raison des bonnes dispositions de Bell Canada et de la collaboration intelligente et empressée des membres de l'équipe. Il ajoute du même soufre que l'action des Services linguistiques à Bell a pu se déployer de façon harmonieuse du fait que la compagnie avait déjà amorcé son travail de francisation plusieurs années avant la promulgation de lois et règlements dans ce domaine.

Le rayonnement de la profession

Notre dynamique ami avait une certaine vision de l'exercice de la profession et il voulait participer à son essor. Aussi, outre le précieux apport à l'avancement de la profession par son mode d'exercice au sein de ses Services linguistiques et l'embauche constante de nombreux stagiaires qui se terminait souvent par un emploi permanent, et à l'invitation «perfidie» de quelque obscur président de la STQ de l'époque (1975), il amorça auprès de notre association professionnelle une timide collaboration, dans laquelle il s'enlisa de plus en plus pour devenir lui-même président l'année suivante et récidiver avec deux autres mandats, soit jusqu'en 1979. C'est à ce titre surtout qu'il mit à profit ses talents d'habile conciliateur, de fin causeur, d'excellent conférencier; quand les esprits s'échauffaient, il n'hésitait pas à recourir à l'humour pour détendre l'atmosphère, pour faire passer un message difficile, pour «ramener les gens sur terre» ou tout simplement pour le plaisir de déridier ses auditoires. Quoi qu'il en soit, sous son triple mandat, les membres de la STQ ont eu droit à de multiples allocutions, présentations ou interventions toujours bien tournées, parfois amusantes, parfois carrément désopilantes, mais jamais méchantes, dont on trouvera d'ailleurs un exemple typique dans l'encadré. Il résume l'essentiel de ses années à la barre de la STQ en disant qu'elles lui ont enseigné l'art de la négociation et de la conciliation, et, en particulier, celui de faire progresser des dossiers avec la participation démocratique des membres d'une équipe dont les idées, les aspirations et les intérêts étaient souvent incroyablement divers, voire même opposés. De son passage au Conseil, son expérience la plus enrichissante aura sans doute été l'organisation — avec le précieux concours, notamment, de Paul Horguelin — du Congrès de la FIT, à Montréal, en 1977.

L'exercice en cabinet

La prolifération des cabinets de traduction ne pouvait manquer d'intriguer ce bâtisseur hardi, animé d'un esprit curieux et à l'affût des innovations et de l'amener à se poser des questions sur un mode d'exercice de la profession qu'il connaissait par le biais des sous-traitances consenties par Bell et par ce que lui en disait un nombre grandissant de collègues et amis ayant choisi d'exercer leur métier de traducteur de cette façon. C'est ainsi que, un beau matin d'automne de 1987, il pointa ses sourcils chez ses collègues et amis de longue date, Frenette, Boulanger & Lefebvre, dont le cabinet de traduction était en plein essor. Au cours des premiers mois, ce fut le bonheur total, car le cabinet avait pris une expansion considérable et il avait constitué une équipe de grande envergure, regroupant des sommités du monde traductionnel québécois. À tel point qu'une entreprise internationale offrit d'acheter le cabinet qui, à ce moment, avait pris le nom de Multiscript. Les principaux associés tirèrent leur révérence et notre ami se retrouva seul de son camp, privé d'un mode d'exercice de la profession qu'il avait fort apprécié au sein de l'ancienne équipe. Son séjour à Multiscript n'aura été pour lui qu'un passage — un tunnel, plutôt — devant le relayer à un autre cabinet, Trius, que ses anciens associés venaient de fonder, selon un mode de fonctionnement dynamique. Il rejoignit de nouveau, en août 1993, ses compagnons de route de longue date, amorçant peut-être ainsi un dernier virage dans sa vie professionnelle avant la retraite... mais qui sait?

L'autre facette...

L'homme intime est d'abord un inconditionnel des valeurs familiales. Il a toujours réservé une place de choix et du temps en abondance et en qualité à sa femme Louise, à ses enfants et petits-enfants. René et sa femme sont des joueurs de bridge invétérés et de grands amateurs de croisières. Notre ami est également un mélomane qui se délecte pendant de longues heures des oeuvres sublimes de Mozart et de Beethoven. Et la retraite? Peut-être... mais surtout, encore plus de temps à consacrer à ses petits-enfants (camping, excursions), le temps de les initier à des activités qu'ils n'ont pas encore eu la chance de connaître... bref, le grand-père idéal dont rêvent tous les enfants. •

Raymond Frenette

Des livres

Chronique dirigée par Betty Cohen

Sourire aux lettres

LESSARD, Denys. *L'enjeu des mots: billets calembouresques*, illustrations de Philippe Béha, Montréal, Sranké, 1995, 157 p.

UN ABÉCÉDAIRE bien singulier, assorti d'un « imprécis » de grammaire on ne peut plus fantaisiste, d'un lexique débridé, le tout illustré avec une pertinence très... impertinente: voilà vraiment de quoi régaler les amateurs de langue!

Les 64 « billets calembouresques », courts récits et dialogues, qui composent ce recueil ont été écrits pour la radio et diffusés de 1990 à 1994 à l'émission *Langue et espace francophone* (où j'ai parfois eu le plaisir d'accompagner leur auteur) sur le réseau FM de la Société Radio-Canada. Au fil des saisons, ils ont été l'objet de nombreuses demandes de transcription de la part du public de l'émission. C'est

maintenant chose faite: le plaisir de l'auditeur pourra désormais se doubler de celui du lecteur, car, comme le dit Denys Lessard dans son avant-propos, « conçus avant tout pour le plaisir de l'oreille, ils gagnent à être lus ce qu'ils perdent à ne pas être entendus ». Et on a effectivement intérêt à en lire - ou à en relire - des passages à voix haute pour en tirer la substantifique moelle.

Dans la haute voltige verbale parfois étourdissante de Denys Lessard, on découvre un humour du plus cru au plus érudit, un sens inouï des jeux de mots sous toutes leurs formes et une maîtrise impressionnante des ressources ludiques du français. L'auteur se prête à des exercices de style que ne renieraient pas les

virtuoses du genre. Quant aux illustrations de Philippe Béha, elles accompagnent les textes comme autant de clins d'œil expressifs et facétieux.

Aux langagières et langagiers que nous sommes, Denys Lessard montre avec talent le bien-fondé de cette observation de Jean-Claude Carrière: « Le calembour est un exercice salutaire, car la liberté de la langue précède souvent la liberté de l'esprit. En coupant, en torturant, en assemblant des mots que rien n'appelait à s'unir, on découvre un rire nouveau. » ... Et on se rappelle une autre façon d'envisager la langue, irrévérencieuse mais combien salutaire! •

Noëlle Guilloton, term. a.



Erratum Dans notre n° d'été 1995, le prix du *De Language of the World* aurait dû se lire 495 \$ US.

NOUVEAUTÉS

Dictionnaires et ouvrages de référence

• BOZOEMIR, Michel, Berk, Cybèle, *Dictionnaire turc-français*, Paris, Asiathèque, 1995, 544 p. ISBN 2-901795-97-8

Comprend 13 000 entrées, un petit précis grammatical et des annexes.

• DEMANUELLI, Jean, *La traduction, mode d'emploi, glossaire analytique*, Paris, Masson, 1995, ISBN 2-225-84812-2

Guide-glossaire qui explique 140 termes ou expressions. Vise à résoudre les problèmes ponctuels les plus courants en traduction, qui se posent tant du point de vue de l'enseignement que de la pratique.

• EDEMA, Atibakwa Baboya, *Dictionnaire bangala-français-lingala*, Saint-Maur (Val-de-Marne), Sépia, 1994, 238 p. ISBN 2-907888-57-9

Expose l'identité historique et sociolinguistique du bangala, langue parlée par quelque deux millions de locuteurs dans le nord du Zaïre, le sud du Soudan et l'extrême ouest de l'Ouganda.

• HACHETTE-LANGENSCHIEDT, *Dictionnaire français-allemand, allemand-français*, Paris, Hachette-Classiques, 1995, 1617 p. ISBN 2-01-280452-7

Renferme plus de 220 000 mots et expressions, tableaux de conjugaison et or-

ganigrammes de différents groupes politiques de l'Union européenne.

• JAL, Augustin, *Nouveau glossaire nautique*, 8, *Lettres I-J-K*, Augustin Jal, Paris, CNRS-Éditions, 1995, 80 p. ISBN 2-271-05213-0

Refonte de l'œuvre de Augustin Jal présentant le vocabulaire utilisé en navigation depuis plusieurs siècles.

• KROP, Pascal, *Je fais l'avion par terre, dictionnaire franco-africain*, Paris, Lattès, 1995, 180 p. ISBN 2-7096-1579-7

Présente, classées par thèmes, les expressions de la langue franco-africaine quotidienne, concrète et imagée.

• *Lexique fondamental chinois-anglais-français des sciences et des techniques/A Chinese-English-French Fundamental Lexicon of Science and Technology*, Beijing, Sinolingua, 1995, 832 p. ISBN 7-80052-391-8

Recueil de termes techniques chinois accompagnés de leurs équivalents français et anglais.

• MITTERAND, Henri (dir.), *Dictionnaire des œuvres du XX^e siècle, littérature française et francophone*, Paris, Le Robert, 1995, 621 p. ISBN 2-85036262-X

Présente plus de 1 500 œuvres de la littérature française du présent siècle prove-

nant de nombreux pays francophones, et fournit pour chacune d'entre elles un résumé et une analyse critique.

• MOUSSAY, Gérard, *Dictionnaire minangkabau indonésien-français*, Paris, L'Harmattan, 1995, 2 vol., 1 328 p. ISBN 2-7384-3126-7

Consigne la langue parlée par les Minangkabau, ethnie qui regroupe quelque sept millions de personnes.

• *Le Robert et Nathan orthographe*, Dominique Ducard, Daniel Duprez, Sylvie Blanchard et al., Paris, Nathan, 1995, 320 p. ISBN 2-09-18°329-4

Porte sur l'orthographe d'usage, les accords, les règles et les principales difficultés de la langue.

• ROBERT, Nicolas, ROBERT, Jean-Claude, *L'anglais des producteurs*, vocabulaire anglais-français du cinéma et de l'audiovisuel, Paris, Economica, 1995, 292 p. ISBN 2-7178-2837-0

Expose les principaux concepts des domaines du cinéma et de la télévision américains. Contient des mots et des expressions d'argot.

• RONGIER, Jacques, *Dictionnaire français-éwé*, Paris, Karthala, Agence de coopération culturelle et technique, 1995, 559 p. ISBN 2-86537-567-6

Renferme les principaux mors de la langue standard parlée par quelque trois millions de locuteurs, surtout au Togo, au Ghana et au Bénin. Index éwé-français.

• ROZMOAL, Lan, *Plougastell, torret e ziouaskell! Le plougastell tel qu'on le parle*, Brest, Ar Skol Vreizh, 1995, 140 p. ISBN 2-906373-41-9

Dictionnaire du breton parlé à Plougastell.

• VANDERPERREN, François, *Dictionnaire des faux amis allemand-français/Worterbuch der faux amis Deutsch-Französisch*, Louvain-la-Neuve, Duculot, 1994, 1446 p. ISBN 2-8011-1079-5

Comprend 2 500 entrées, 20 000 exemples et citations décrivant les situations, les contextes et les niveaux de langue.

Langues, linguistique et traduction

• *Ambiguïtés-ambivalences*, Éd. Anne-Marie Vanderlynden, Rouen, Publications de l'Université de Rouen, 1995, 317 p. ISBN 2-87775-067-1

Actes du colloque international organisé par le Centre de recherches ibériques et ibéro-américaines de l'Université de Rouen et qui a eu lieu du 13 au 15 mai 1993. Textes en français et en espagnol portant sur l'approche théorique, les applications au discours politique, littéraire moral ou religieux et aux faits de langue.

• BERMAN, Antoine, *L'épreuve de l'étranger: culture et traduction dans l'Allemagne romantique: Herder, Gœthe, Schlegel, Novalis, Humboldt, Schleiermacher, Holderlin*, Paris, Gallimard, 1995, 311 p. ISBN 2-07-074052-8.

Traite du rapport à l'étranger.

• BOLTANSKI, Jean-Élie, *La linguistique diachronique*, Coll. « Que sais-je? », n° 2965, Paris, PUF, 1995, 128 p. ISBN 2-13-046981-7

Étude de l'évolution de la linguistique fondée sur la méthode comparative et sur la reconstruction interne.

• CHAUDENSON, Robert, *Les créoles*, Coll. « Que sais-je? », n° 2970, Paris, PUF, 1995, 128 p. ISBN 2-13-047009-2

Traite, notamment, de l'apport des créoles à la linguistique française.

• DANGEL, Jacqueline, *Histoire de la langue latine*, Coll. « Que sais-je? », n° 1281, Paris, PUF, 1995, 128 p. ISBN 2-13-046848-9

Aborde l'histoire du latin en mettant particulièrement l'accent sur l'évolution du style et de la grammaire.

• DAVOUST, Michel, *L'écriture Maya et son déchiffrement*, Paris, CNRS-

Éditions, 1995, 640 p. ISBN 2-271-05131-2

Présente les principaux principes de l'écriture Maya ainsi que ses différents syllabaires. Propose une analyse par thèmes des signes et des glyphes. Renferme 260 planches illustrant, entre autres, les éléments du calendrier, les divinités, les personnages historiques, la faune et la flore.

• GALEY, Bernard C., *Du coq à l'âne, origines surprenantes des expressions de tous les jours*, Paris, Tallandier, 1995, 240 p. ISBN 2-235-02132-8

Histoires de langage derrière lesquelles se dissimulent d'autres histoires, amusantes ou tragiques.

• GILE, Daniel, *Regards sur la recherche en interprétation de conférence*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1995, 276 p. ISBN 2-85939-470-2

Porte sur la recherche en interprétation de conférence, historique et tendances méthodologiques actuelles.

• Haut conseil de la francophonie, *État de la francophonie dans le monde, données 1994 et 5 enquêtes inédites*, Paris, Documentation française, 1994, 565 p. ISBN 2-II-003268-5

Examine l'avenir de la francophonie en cette fin de siècle marquée par de nouvelles technologies, l'autoroute de l'information, la coopération décentralisée, et renferme une étude sur l'évolution de l'enseignement du français partout dans le monde au cours des dix dernières années.

• KOPTILOV, Victor, *Parlons ukrainien, langue et culture*, Paris, L'Harmattan, 1995, 255 p. ISBN 2-7384-3385-2

Relate l'histoire de l'Ukraine, ses caractéristiques grammaticales, des éléments de conversation courante, des textes typiques. Renferme quelques textes bilingues ainsi que des lexiques ukrainien-français et français-ukrainien.

• *Langues et langage, problèmes et raisonnement en linguistique, mélanges offerts à Antoine Culioli*, dir. Janine Bouscaren, Jean-Jacques Franckel, Stéphane Robert, Paris, PUF, 1995, 592 p. ISBN 2-13-046163-8

Renferme des textes sur la théorie des opérations énonciatives d'Antoine Culioli.

• LAPLACE, Colette, *Théorie du langage et théorie de la traduction*, Paris, Didier-Érudition, 1995, 313 p. ISBN 2-86460-228-8

Présente une étude des théories du langage et de la traduction à la lumière des approches de trois auteurs : Kade (gnoséologie marxiste-léniniste), Coseriu (philosophie du langage d'inspiration humboldtienne et aristotélicienne) et Seleskovitch (phénoménologie de l'interprétation).

• MARCHELLO-NIZIA, Christiane, *L'évolution du français, ordre des mots, démonstratifs, accents toniques*, Paris, Armand Colin, 1995, 216 p. ISBN 2-200-21575-4

Analyse l'évolution de la langue à travers l'organisation de la phrase, la modification radicale du système de démonstratifs et la description de l'accent tonique.

• *Perspectives d'avenir en traduction/Future Trends in Translation*, sous la direction de Marie-Christine Aubin, avec la collaboration de André Fauchon et de Don Ullyot, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, 1995, ISBN 1-89547-08-7

Actes du colloque marquant le dixième anniversaire de l'École de traduction du Collège universitaire de Saint-Boniface, et qui a eu lieu du 30 septembre au 1^{er} octobre 1994. Porte, notamment, sur les enjeux de la formation et de la recherche en traduction et en interprétation à la veille de l'an 2000, ainsi que sur l'exercice même du métier dans un contexte nouveau, international, très technicisé.

• ROUSSEAU, Jean, *Comparaison des langues et intercompréhension*, Sèvres, Centre international d'études pédagogiques, 1995, 114 p. ISBN 2-85420-338-0

Traite de la comparaison des langues dans la perspective d'une Europe plurilingue.

• ROUVERET, Alain, *Syntaxe du gallois, principes généraux et typologie*, Paris, CNRS-Éditions, 1995, 460 p. ISBN 2-271-05216-5

Analyse de la syntaxe et de la morphologie de la langue galloise.

• VAN HOOFF, Henri, *Petite histoire des dictionnaires*, Paris, Peeters-France, 1994, 129 p. ISBN 2-87723-149-6

Relate l'histoire de dictionnaires de divers types, de l'Antiquité à aujourd'hui.

• YAGUELLO, Marina, *Le sexe des mots*, Paris, Seuil, 1995, 159 p. ISBN 2-02-021095-9

Présenté sous forme de lexique, cet ouvrage examine les motivations sociales qui sont à l'origine du genre des mots. •

Danielle Langelier

Les ouvrages présentés dans la chronique Des livres sont en vente à la Librairie Olivieri, sauf indication contraire [5200] av. Gâtineau, Montréal H3T 1W9; tél. : (514) 739-3639; téléc. : (514) 739-3630.



Veuillez m'abonner à *Circuit*, magazine d'information sur la langue et la communication (un an, 4 numéros: 25 \$ toutes taxes comprises, extérieur du Canada: 35 \$). Chèque ou mandat à l'ordre de « *Circuit* OTIAQ »

- n o - m - - - - -

adresse

code postal

signature

date

Circuit

Ordre des traducteurs et interprètes agréés du Québec
2021, rue Union, bureau 110B, Montréal (Québec) H3A 2S9



Le système XLT®, c'est:

Traduction à la carte

- Vitesse de traduction brute: 200 000 mots/heure et plus
- Traduction automatique, ou interactive depuis le traitement de texte
- Générateur de glossaires: 500 000 mots à l'heure et plus
- Dépouilleur de syntagmes (multifenêtres)
- Conjugueur
- Compte-mots ultra-rapide
- Banque de terminologie de plus de 60 000 termes
- Édition et validation des glossaires (multifenêtres)
- Tri et fusion de glossaires
- Optimisation des glossaires (résolution des ambiguïtés sémantiques)
- Bilan de traduction et comparateur de versions
- Compatibilité avec tous les traitements de texte
- Courrier électronique
- Interface avec Termium
- De 1 à 64 utilisateurs simultanément

Pour de plus amples renseignements ou pour une démonstration sur vos propres textes:
SOCATRA Inc., 5500 Avenue Royalmount, bureau 320, Ville Mont-Royal, Québec H4P 1H7
Téléphone: (514) 735-7079 Télécopieur: (514) 735-9697